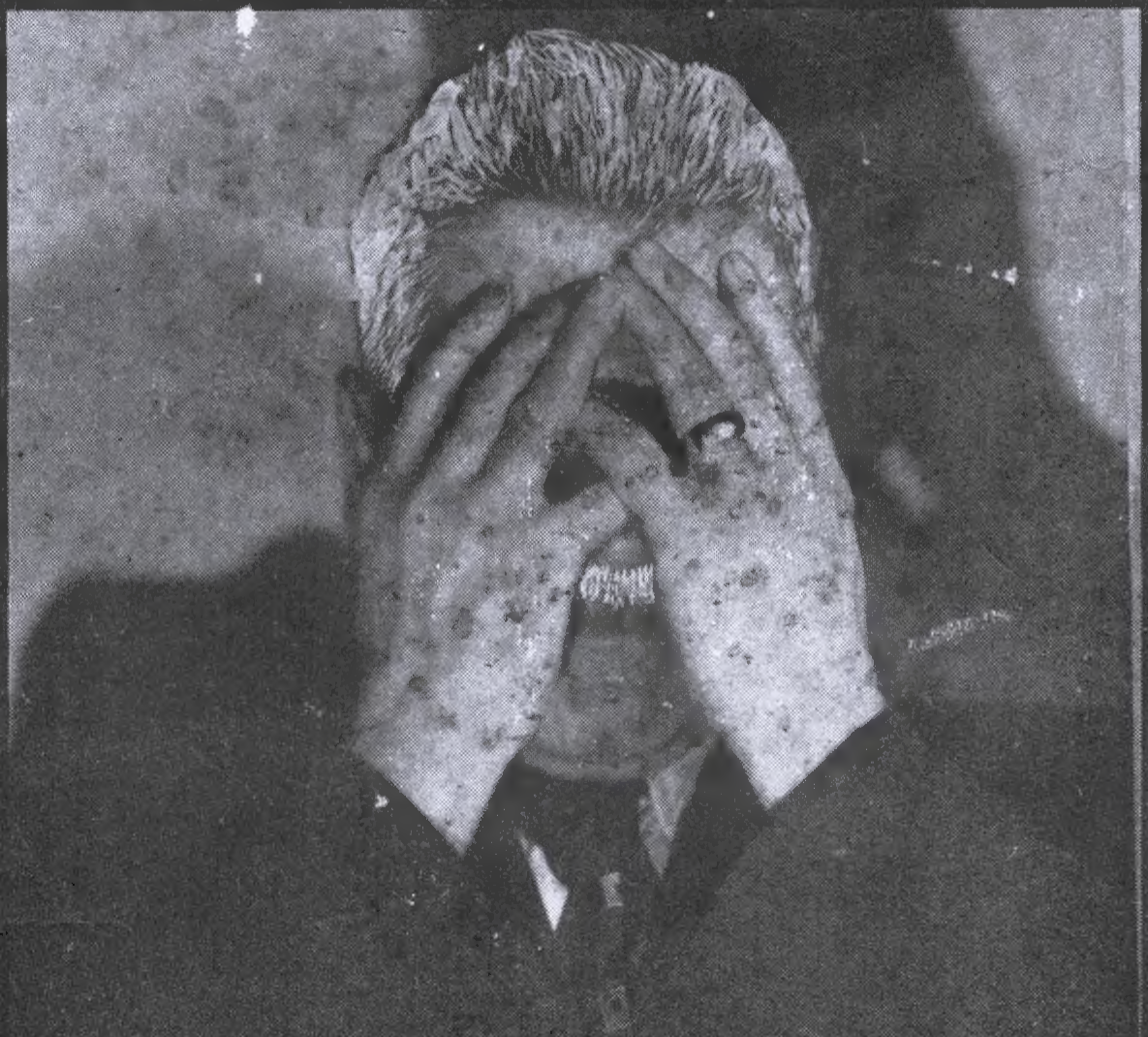
Collection POLICE

75 c

HENRY DE GOLEN

LA MAISON DES FOUS



J. FERENCZI et FILS
EDITEURS

PHOTO PIAZ

La maison des fous

Roman policier inédit

par HENRY DE GOLEN

CHAPITRE PREMIER

Par une belle journée du mois d'août, le célèbre reporter Gabriel-Robert, dont les enquêtes retentissantes ne se comptaient plus, revenait de Londres, où il avait été interviewer le premier ministre de Sa Majesté le roi d'Angleterre. Gabriel-Robert, un homme de quarante-cinq ans environ, avait débarqué à Calais et avait pris place dans le rapide Calais-Paris.

Après avoir confortablement déjeuné au wagon-restaurant, et avoir allumé un gros cigare, il regagna le compartiment-couchette de première classe dont il était le seul occupant, et, tout en envoyant par la fenêtre largement ouverte des volutes de fumée bleuâtre, il se mit à parcourir les journaux du matin dont il avait fait une ample provision en gare de Calais.

Soudain, aux « Dernières nouvelles » d'un quotidien, ces quelques lignes le firent ciller :

« *Nous avons le regret d'apprendre que notre collaborateur et ami René Boisselet, dont nos lecteurs ont si souvent apprécié le talent de chroniqueur et de polémiste, a tenté hier de mettre fin à ses jours en absorbant une forte dose de véronal. Il semble que le geste tragique de notre collaborateur soit dû à des chagrins*

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

intimes. Il a été transporté d'urgence dans une maison de santé, en forêt de Tracy, dans l'Aisne.

Nous faisons des vœux pour son prompt et total rétablissement, nous l'assurons de toute notre sympathie et de celle des lecteurs de notre journal, et nous l'adjurons de ne jamais plus recommencer pareil geste.

— Ça, par exemple, c'est tout à fait inattendu! s'exclama Gabriel-Robert. Boisselet est un bien gentil confrère, bon camarade, et qui a beaucoup de talent. Lorsque j'irai demain au journal, je ferai téléphoner à cette clinique dont le nom n'est pas donné, pour avoir de ses nouvelles... Chagrins intimes?... Une femme, naturellement!... Ah! jeunesse!...

Lorsqu'il eut débarqué à la gare du Nord, le célèbre reporter se fit conduire à son domicile, où il passa la soirée avec sa femme et ses enfants.

Ce ne fut que le lendemain que Gabriel-Robert fit, à la fin de l'après-midi, son apparition dans le hall du monumental et somptueux immeuble de son journal, où il fut aussitôt entouré et assailli de questions par des confrères.

Lorsqu'il eut répondu aux uns et aux autres, il demanda à son tour :

— A propos, savez-vous pourquoi, et pour qui, Boisselet a tenté de se suicider?

— Pour sa maîtresse depuis deux ans, la môme « Pouf », des boîtes de nuit.

— Il ne pouvait pas ignorer qu'elle le trompait avec tout Paris!... Il est fou, Boisselet!...

— C'est, du reste, dans une maison de fous, de grands agités, qu'il a été transporté.

— Je croyais que c'était une clinique?

— Non pas.

— Vous avez l'adresse de cette maison de fous?... J'étais très lié avec Boisselet. Dans deux ou trois jours, lorsqu'il sera plus calme, je téléphonerai dans l'Aisne, et je tâcherai de l'avoir à l'appareil.

— Voici l'adresse : « Maison des Grands-Coins », Les Grands-Coins, par Tracy (Aisne). Téléphone n° 4. Le directeur est un nommé Voisin. Voilà!

— Vous êtes tout à fait gentils. Merci. Et maintenant, je fonce dans mon bureau dépouiller ma correspondance!...

CHAPITRE II

Il y avait une vingtaine de minutes que Robert décachetait et triait son abondant courrier, lorsque la secrétaire du rédacteur en chef du journal l'appela au téléphone pour lui dire que le rédacteur en chef désirait le voir de suite.

— Je viens, répondit Gabriel-Robert.

Quelques minutes plus tard, il était introduit dans le cabinet de M. Parquet, journaliste d'une valeur professionnelle reconnue par tous ses confrères, d'une probité légendaire, et d'une autorité énorme parmi les milieux officiels.

— Remarquable, cher ami, votre reportage, dit M. Parquet à Robert en lui serrant cordialement la main. Mais, à peine rentré d'Angleterre, vous allez être contraint de repartir.

— Je repartirai, cher ami. C'est loin?

— Non pas. Dans le département de l'Aisne.

— Dans l'Aisne? tressaillit Gabriel-Robert en pensant au suicide de son confrère Boisselet, de la **Bataille**. Est-ce que ce serait...?

— Vous avez deviné, Robert. Il faut que vous alliez enquêter dans la maison d'aliénés des « Grands-Coins », par Tracy, que dirige assez mystérieusement un certain M. Voisin, et dans laquelle René Boisselet est interné. Du reste, ce n'est pas pour l'internement de Boisselet que je vous envoie là-bas, Robert, c'est pour une autre affaire beaucoup plus ténébreuse. Si vous parvenez à forcer l'entrée de la maison des Grands-Coins, et à y enquêter à peu près librement, vous avez chance de tomber sur une affaire si complexe que ce sera un nouveau reportage sensationnel. Mais parviendrez-vous à pénétrer dans l'asile des Grands-Coins? D'après ce qui m'a été dit, c'est presque impossible...

— Ah bah!... Eh bien! voilà qui me tente tout à fait!

— Cette maison de fous, isolée en pleine forêt de Tracy, serait, à ce que l'on dit, une bien étrange maison. Lorsqu'on y est entré, il est extrêmement difficile d'en sortir.

— Diable!... Vous m'intriguez, cher ami!... Voulez-vous m'indiquer ce qu'il en est?...

— Voilà l'histoire, dit le rédacteur en chef en allumant une cigarette... Il y a deux heures environ, j'ai reçu une étrange visite, celle d'une femme dont le nom m'est tout à fait inconnu. Il nous restera à savoir si cette femme est connue de la police... Mais ceci, plus tard, lorsque vous serez de retour des Grands-Coins. Bref, cette personne, qui est âgée d'une trentaine d'années, fort bien faite, assez racée, et fort séduisante, avec, surtout, des yeux langoureux, profonds, étranges, d'un bleu d'azur, a demandé à me parler confidentiellement pour un motif très urgent et très grave.

« — Elle paraît extrêmement agitée et nerveuse, m'a confié l'huissier.

« J'ai donné l'ordre qu'on l'introduisît immédiatement dans mon cabinet.

« — Monsieur, prononça aussitôt cette jeune femme blonde, fort élégante, et très parfumée, je viens solliciter votre appui généreux dans une question très grave, très délicate, presque incroyable... Un homme de votre autorité et de votre valeur m'apparaît comme un sauveur providentiel... Que puis-je, toute seule?... Vous seul êtes capable d'empêcher l'accomplissement d'une action affreuse!... Comment vous dire?...

« Je lui repondis nettement :

« — Madame, je ne sollicite ni vos confidences, ni vos révélations... Mais faites vite. Je vous garantis le secret professionnel le plus strict.

« Ma visiteuse eut une contraction nerveuse de la bouche. Une rangée de ses dents menues vint se planter dans l'épaisseur rouge et charnue de sa lèvre inférieure. Elle leva un regard implorant vers le ciel, puis, comme si elle se fût décidée à un grand parti, elle dit avec volubilité :

« — J'aime mieux tout vous révéler de suite!... Monsieur, à l'heure actuelle, en France, il existe un homme... Dieu sait si c'est un galant homme, aimant, et bon!... Hélas! est-il en vie en ce moment?... Un homme admirable, un vrai gentleman, pour qui je suis... j'ai été... Eh bien! monsieur, depuis deux mois, on a enfermé cet homme sans justice, sans jugement, dans... dans... une prison de fous!... Or, je vous jure que cet homme n'est pas fou!... Comment cette infamie a-t-elle pu s'accomplir?

« Elle éclata en sanglots; tandis qu'un certain malaise

s'emparait de moi... Vous comprenez pourquoi, Robert?...

— Oui, cher ami. Vous vous demandiez si elle était sincère ou si elle vous jouait la comédie...

— Je répondis donc à ma visiteuse que je considérais comme un devoir de tenter l'impossible pour intervenir selon ses désirs, mais je la priai d'avoir un peu moins de décousu dans ses propos, et de me préciser exactement les choses. Et, pour l'aider (car elle s'était prise à pleurer), je lui dis :

« — Vous affirmez, madame, qu'un homme absolument sain d'esprit est interné illégalement, depuis deux mois, dans un asile français d'aliénés?

« Elle inclina affirmativement la tête.

« — C'est très grave. Vous n'êtes pas de la famille du séquestré, madame?

« — Non, monsieur; je suis une amie... enfin, son amie... Je le voyais très souvent... J'ai passé plusieurs heures en sa compagnie la veille encore de son internement, et je vous certifie qu'il raisonnait avec autant de calme et de lucidité qu'à l'ordinaire... Tout ce qu'on peut dire de lui, c'est que c'est un grand nerveux, un être un peu excentrique... Ainsi, par exemple, il croit au spiritisme...

« — Ce n'est pas suffisant pour le faire interner, répondis-je. Mais, permettez-moi de m'étonner quand même, madame...

« — Pourquoi?... Vous doutez de ma sincérité?

« — Vous ignorez, sans doute, qu'un directeur d'asile ne reçoit de pensionnaires que sous la garantie de plusieurs formalités?...

« — Oui, j'ignore, en effet, monsieur. Quelles formalités?

« — On exige, en premier lieu, une pièce propre à constater l'individualité, c'est-à-dire, par exemple, un acte de naissance, une carte d'électeur, un permis de conduire.

« — C'est aisé à se procurer, de tels documents, répondit-elle.

« Je dus en convenir, et je repris mon énumération :

« — En deuxième lieu, dis-je, la demande d'admission doit être faite par une personne qui joint à sa signature la désignation des liens par lesquels elle est unie au malade...

« La jeune femme, très attentive, chuchota :

« — Bon, c'est sa femme qui aura rempli ce papier.

« — Troisièmement, repris-je, il faut un certificat de médecin.

« — Rien de plus simple! Son meilleur ami, le Dr Lacoste, était là pour rédiger ce certificat... Et ensuite?

« — Ensuite, c'est tout, madame.

« Elle sursauta et s'exclama avec indignation :

« — Comment! cela suffit pour supprimer la liberté d'un être à tout jamais?... Vous ne trouvez pas que c'est scandaleux, monsieur?...

«— Peut-être, madame... C'est la loi... Mais voulez-vous m'en dire plus, je vous prie?... Et d'abord, qui est ce Dr Lacoste, dont vous venez de parler?

« — L'amant de la femme de l'interné, dont, moi, je suis la maîtresse... Les parents de mon ami sont morts. Il est fils unique. Je ne lui connais aucune famille; pas même des cousins éloignés... Monsieur, vous êtes un éminent journaliste à la tête d'un grand journal... Le seul moyen de sauver mon ami, c'est de faire une enquête, du tapage... Sinon, il est perdu, perdu!... Il mourra dans cette prison de fous!...

« Le ton m'a paru sincère, mon cher Robert, quoique, par défiance professionnelle, se soit présentée à mon esprit l'idée d'une vague machination de chantage. Ce qu'elle affirme est vrai, ou non?...

— Etrange et troublant, en tout cas, répondit Gabriel-Robert. Et cette femme a raison de dire que les formalités exigées pour supprimer la liberté d'un individu sont insuffisantes... Le type en question peut très bien être la victime de son médecin et de sa femme. Il est riche?

— Très riche, paraît-il.

— Quels sont les autres renseignements que vous avez obtenus de cette femme?

— D'abord, l'adresse exacte de la maison de fous où est interné son amant. La voici.

— Merci, cher ami. Mais je l'avais déjà. C'est la même maison qui hospitalise Boisselet.

— Ensuite, le nom et l'adresse de son amant. Il s'appelle Albert Chenevières, âgé d'une cinquantaine d'années, marié, sans enfants, et il habite 10, avenue Montaigne. Ce serait un industriel d'envergure. Vous connaissez ce nom-là, Robert?... Moi, pas.

— Moi, pas davantage. N'empêche que le renseigne-

ment est important. Si cette femme était une farceuse, elle ne donnerait pas ainsi noms et adresses. Je vérifierai la chose demain matin... Et son nom et son adresse à elle, patron, vous les avez?

— Son nom, oui. Elle s'appelle Yolande Lamy. Ça vous dit quelque chose, ce nom-là?

— Pas du tout... Et son adresse?...

— Ça, elle s'est refusée à me la donner, sous toutes sortes de prétextes, notamment sous celui de la crainte de représailles de la part de la femme de son amant et du médecin. On devra lui écrire à une agence privée, spécialisée dans la domiciliation des lettres.

« En tout cas, je lui ai dit que je vous chargerais de l'enquête, et aussitôt elle s'est extasiée sur votre valeur et votre perspicacité. Pour vous permettre de reconnaître, parmi les internés de la Maison des Grands-Coins, l'infortuné Albert Chenevières, elle doit, demain soir, à dix-huit heures, m'apporter la photographie la plus récente qu'elle possède de son ami.

— Parfait. Puis-je la voir, demain, dans votre bureau?

— J'allais vous le proposer, cher ami.

— Qu'est-ce qui lui a donné l'idée de s'adresser à vous?

— D'abord, l'énorme diffusion de notre journal. Ensuite, elle a lu dans un journal la tentative de suicide de René Boisselet, et son transport à la Maison des Grands-Coins. La coïncidence l'a frappée. Et, comme Boisselet est un journaliste, elle s'est dit qu'elle pourrait, peut-être, en tirer parti.

— Pas mal raisonné. Elle est intelligente, cette Yolande?

— Très... Et je la crois très rouée... Elle affirme que cet asile de fous est une géhenne et que, s'il est facile d'y entrer, il est quasi impossible d'en sortir vivant... Elle prétend que le nommé Voisin, le directeur, est une abominable canaille bonne à tout, vénale au possible, et qui interne quand on veut, à condition qu'il perçoive d'énormes sommes d'argent... Elle ajoute qu'il est protégé par l'administration préfectorale... A son sentiment, il est le complice de la femme de Chenevières et de son médecin, et il a dû toucher le gros paquet.

— C'est bien possible... Alors, pour que je puisse voir et parler au prisonnier, ce sera très compliqué?...

— J'en ai peur.

— Heureusement que j'ai le prétexte de voir Boisselet pour approcher l'autre.

— N'y comptez pas trop, Robert; pourrez-vous parler seulement à Boisselet?

— Hein?... Vous n'allez tout de même pas essayer de me faire croire que Boisselet est séquestré de complicité de la môme « Pouf » et du directeur des Grands-Coins!

— Non pas. Mais j'ai fait donner un coup de téléphone par Bavard aux Grand-Coins, demandant si l'on pouvait voir Boisselet. Le directeur, qui a une voix très caverneuse, paraît-il, a répondu lui-même que Boisselet était encore dans un état de santé très délicat actuellement, qu'il était isolé, et que toute visite, comme toute communication téléphonique, étaient interdites pour lui.

« — Même pour ses parents? a demandé Bavard.

« — Même pour ses parents, lui a-t-il été répondu.

« — Alors, ni le directeur de son journal, ni aucun de ses confrères de Paris ne peuvent le voir?

« — Non. Du reste, j'ai pour principe absolu de ne jamais recevoir un journaliste, a répondu l'aimable M. Voisin.

— Diable, diable! murmura Gabriel-Robert. En effet, ça se complique!... Mais j'ai une idée!... A demain soir, dix-huit heures, dans votre cabinet. D'ici là, j'aurai fait le nécessaire au domicile de la victime et... ailleurs.

— Venez un peu avant dix-huit heures, Robert, que nous ayons le temps de causer tous les deux, avant que je fasse introduire la jeune femme.

— Entendu, cher ami. A demain...

Et les deux hommes se séparèrent sur une chaleureuse poignée de main.

CHAPITRE III

L'enquête que Gabriel-Robert mena au domicile de M. Albert Chenevières ne donna guère de résultat. M. Albert Chenevières, ingénieur de son métier, était, paraît-il, l'agent général à Paris d'un gros consortium pétrolifère, et ce, depuis de longues années. Mais les concierges du 10, avenue Montaigne, ne surent même

pas préciser quel était ce consortium. L'appartement qu'occupait au deuxième étage de l'immeuble M. Chenevières, et cela, depuis six ans, c'est-à-dire depuis son mariage, était hermétiquement clos. Les domestiques avaient été licenciés. Nul ne répondait aux coups de sonnette.

— Nous ne pouvons rien dire, et nous ne savons rien d'autre que ceci. M. Chenevières était un excellent locataire, payant ponctuellement et largement, fort généreux, sortant peu, ayant l'air d'adorer sa femme, très jolie, et de vingt ans certainement plus jeune que lui. Il y avait un domestique, une cuisinière, deux femmes de chambre et un chauffeur au service du ménage Chenevières. Cela représente évidemment une grosse fortune. Nous n'avons rien su de spécial par les domestiques, sinon que M. Chenevières était fort taciturne, quelque peu excentrique et mystérieux. Il s'occupait de magie, de spiritisme, d'astrologie. Le ménage semblait fort uni. Il ne recevait pas, à part deux ou trois personnes, hommes et femmes, dont le nom d'une seule était connu des concierges, celui du médecin du couple : le Dr Lacoste.

Il y a deux mois environ, une auto-ambulance de la Croix-Rouge, occupée par quatre infirmiers, est venue, de bon matin, prendre M. Chenevières à son domicile. Les infirmiers avaient transporté celui-ci sur une civière, recouverte d'un drap, dans l'auto-ambulance qui était partie aussitôt vers une destination inconnue.

Le même jour, toute la domesticité avait été licenciée; et Mme Chenevières, qui semblait très affectée, était venue dire aux concierges qu'à la suite de graves crises nerveuses et d'une forte commotion cérébrale, on avait dû transporter son mari dans une maison de repos et de santé. Il y demeurerait certainement quatre ou cinq mois. Elle-même partait le soir même pour l'Egypte, d'où elle écrirait par la suite pour faire suivre son courrier et celui de M. Chenevières.

— Elle a écrit? demanda le reporter.

— Une seule fois, monsieur, et il y a un mois. Elle nous priait de faire suivre tout le courrier poste restante, à son nom, à Alexandrie. C'est ce que nous avons fait.

— Et personne n'est venu demander le couple depuis ces deux départs?

— Personne.

— C'est bien, je vous remercie. Au revoir.

Et, sur un salut, le reporter s'en fut à petits pas, en réfléchissant, sur l'avenue Montaigne, en direction du rond-point des Champs-Elysées et de la place Bauveau.

— Ces concierges paraissent sincères, grommela-t-il. Et la Yolande n'a pas menti... Il est évident qu'on n'a emporté M. Chenevières sur une civière hermétiquement close que pour dissimuler aux concierges et aux passants qu'on lui avait passé la camisole de force, et qu'on avait dû le ligoter sur la civière. La femme et le docteur paraissent bien les instigateurs du coup!... Je serais bien surpris si ce Dr Lacoste était à Paris actuellement!...

Gabriel-Robert entra dans un bureau de poste proche, consulta l'annuaire. Il y avait trois docteurs Lacoste, à Paris, avec des prénoms différents. Le reporter nota soigneusement leurs adresses et, à tout hasard, téléphona à l'un d'eux, celui dont le domicile était le plus proche, rue de Bourgogne.

Le téléphone demeura obstinément muet. La sonnerie avait beau grelotter, nulle réponse ne venait, et les appels tintaient dans le vide, comme lorsqu'un appareil est décroché.

— Ce doit être ce médecin-là, pensa le journaliste. Je passerai rue de Bourgogne, cet après-midi. Je jurerais que lui aussi est absent de Paris!... Et, maintenant, allons au ministère de l'Intérieur...

Gabriel-Robert avait, parmi les hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur, un camarade d'enfance, ami sûr et puissant. Lorsqu'il eut été introduit dans son cabinet, et après une conversation banale, le reporter dit au haut fonctionnaire :

— Charles, j'ai besoin que tu me rendes un service.

— A ta disposition.

— Connais-tu une maison d'internement qui s'appelle la « Maison des Grands-Coins », et qui est située à Tracy, dans l'Aisne?

— J'en ai entendu parler.

— Connais-tu son directeur, un certain M. Voisin?

— Pas du tout.

— Peux-tu voir le dossier de ce directeur, et comment celui-ci est noté au ministère, ainsi que sa maison? Confidentiellement, bien entendu.

— Je vais, de ce pas, voir le dossier moi-même.

Le haut fonctionnaire fut absent un quart d'heure environ. Lorsqu'il revint dans son cabinet, sa figure semblait quelque peu soucieuse.

— Alors? interrogea Robert.

— Alors, entre nous, Gabriel, c'est un drôle de dossier. La maison, administrativement, est plutôt mal notée. Il y a, au dossier, un certain nombre de plaintes pour divers motifs, dont deux pour séquestration arbitraire, contre le directeur, M. Voisin, qui dirige l'asile des Grands-Coins depuis vingt ans. Mais je n'ai pas trouvé trace d'une enquête administrative, d'un rapport quelconque. Bref, on ne semble avoir fait aucune enquête à la suite des plaintes. Ce M. Voisin est certainement un homme très protégé. Il y a, au dossier, deux lettres d'une haute personnalité le couvrant, et l'encensant, ainsi que des lettres de recommandation de sénateurs et de députés. J'ai demandé à un collègue, plus spécialement chargé ici du service des asiles, ce qu'il pensait de cette maison des Grands-Coins. Il a souri.

« — Une maison mystérieuse, m'a-t-il confié. Et il doit s'y passer de drôles de choses!... Mais son directeur est « tabou ». C'est le cousin d'un ancien ministre.

« Voilà les renseignements, mon vieux...

— Ils confirment ceux que je possédais par ouï-dire. Alors, Charles, je vais te demander un autre service, et plus important.

— Toujours à ta disposition.

— Un de mes confrères que j'aime beaucoup, à la suite d'une tentative de suicide par le véronal, a été interné dans cette maison des Grands-Coins. Le directeur se refuse à laisser communiquer des journalistes avec lui, et à les recevoir. Je pars demain pour l'Aisne. Si je me présente comme journaliste, je vais trouver la porte hermétiquement close. Tandis que si je me présente avec une lettre de laissez-passer et laissez-visiter du ministère de l'Intérieur, comme si j'étais chargé d'inspecter cette maison d'aliénés, l'équivoque M. Voisin sera bien contraint de tout me laisser voir.

— Pas bête!... Attends-moi là. Je vais te faire donner ce permis d'inspection par le chef de cabinet du ministre. C'est un ami. Il rédigera ce que je lui dirai, et signera sans se douter de rien.

— Tu es un as!...

Un quart d'heure plus tard, le haut fonctionnaire re-

venait avec la lettre désirée, qui était, en fait, un ordre de laisser tout voir. Après en avoir lu les termes impératifs, Gabriel-Robert exulta et remercia chaleureusement.

Plein d'allégresse, le reporter quitta son ami et s'en fut déjeuner chez lui.

En fin d'après-midi, avant de se rendre au rendez-vous de son rédacteur en chef, Gabriel-Robert passa rue de Bourgogne, au domicile du Dr Lacoste, dont le téléphone n'avait pas répondu le matin.

Il apprit de la concierge que le docteur avait quitté Paris trois semaines auparavant, pour une absence de six mois, en vue d'un voyage d'études médicales en Amérique et au Canada.

— Merci, madame, dit le reporter. Le Dr Lacoste était bien le médecin et l'ami de M. Albert Chenevières, n'est-ce pas?

— Parfaitement, monsieur. Et je connaissais bien M. Chenevières qui venait souvent ici. Un homme charmant, quoique un peu bizarre. Paraît qu'il est malade, qu'il travaille du chapeau!... Ça devait lui arriver, à force de croire à toutes sortes d'inventions diaboliques! C'est malheureux, tout de même!

Le journaliste prit congé. Il en savait assez.

Dès qu'il fut arrivé au journal, Gabriel-Robert se fit annoncer chez le rédacteur en chef. Immédiatement reçu, il mit M. Parquet au courant de tout ce qu'il avait fait et appris.

— Bravo, cher ami, dit M. Parquet. Maintenant, je crois à la réussite de votre mission. Mme Yolande Lamy est déjà arrivée; je vais dire qu'on l'introduise et vous la présenter. Posez-lui toutes questions que vous jugerez utiles... Un conseil, cependant, ne lui parlez pas de ce que vous avez su au ministère de l'Intérieur, ni de la lettre que vous avez obtenue... Avec les femmes, on ne sait jamais!... Et ni vous ni moi ne connaissons réellement cette femme.

Le rédacteur en chef sonna et dit à l'un des huissiers de faire entrer dans son bureau Mme Lamy.

A dessein, Gabriel-Robert s'était placé au fond de la pièce, dans la pénombre, pour pouvoir dévisager à son aise, en pleine lumière, la femme qui allait venir.

Lorsqu'elle entra, et tandis que M. Parquet allait à

sa rencontre, la saluait, et la priait de s'asseoir, le grand reporter l'oservait intensément.

Elle était bien telle que l'avait décrite son rédacteur en chef, racée, très bien faite, et très séduisante, sinon absolument jolie, avec de très beaux cheveux, et des yeux exprimant une tendresse câline. Néanmoins, on la devinait volontaire, impulsive, et, malgré tout, réfléchie, parfaitement consciente de ses actes comme de ses désirs.

La jeune femme, toujours nerveuse, interrogea d'une voix coupante, dès qu'elle fut assise :

— Eh bien! monsieur le rédacteur en chef, quelle décision avez-vous prise depuis ma visite?

— Je vais vous le dire, madame. Mais, auparavant, permettez-moi de vous présenter mon éminent confrère et ami Gabriel-Robert, que vous connaissez certainement de nom.

La visiteuse se leva d'un jet et vint à Robert, la main tendue, les yeux fascinateurs.

— Oh! monsieur, excusez-moi, je ne vous avais pas aperçu. Que je suis heureuse de faire votre connaissance!... Je suis une de vos plus ferventes lectrices et admiratrices... Vous êtes le plus grand talent de France!... Alors, dites-moi, dites-moi vite!... Vous voyez mon trouble, mon émoi!... Acceptez-vous de vous charger de délivrer un malheureux interné contre toute justice, persécuté, ruiné par deux infâmes?... Pour la justice, pour la vérité, il le faut, monsieur, il le faut!...

— Oui, madame, répondit le célèbre reporter, j'accepte de me charger de l'enquête sur les faits troublants que vous êtes venue révéler, de tenter de pénétrer dans cette maison étrange, de connaître la vérité, et, s'il y a lieu, de délivrer la victime.

— Oh! merci, monsieur, merci de tout mon cœur. Je n'en attendais pas moins de votre courage et de votre générosité. Maintenant, je puis avoir un espoir... presque la certitude que mon malheureux ami sera sauvé, sauvé!... C'est infâme!...

— Madame, vous me comblez... Mais ne soyons pas trop vite optimistes! D'une petite enquête à laquelle je me suis livré déjà, il résulte qu'il n'est pas très aisé de pénétrer dans cette maison d'internement.

— C'est ce que j'ai dit, hier, à M. le rédacteur en

chef... Et je crois aussi qu'il vous sera difficile d'en sortir! Prenez garde à votre vie, monsieur!

— Cela ne m'effraie pas!... On ne pourrait pas si aisément me supprimer. J'ai de hautes relations. M. Parquet sera témoin de mon départ pour les Grands-Coins, demain matin, et, si je n'avais pas donné signe de vie dans cinq jours, un article de journal est vite rédigé.

— C'est vrai. Un journal comme le vôtre, c'est une puissance, messieurs, qui fait trembler les plus haut placés... Comment allez-vous vous arranger pour approcher de M. Chenevières en cachette, lui parler, lui donner peut-être de quoi écrire, lui dire que c'est moi qui vous envoie, que je l'aime, qu'il ne faut plus qu'il désespère, qu'il faut qu'il patiente jusqu'à votre retour à Paris, et que vous et moi nous ayons agi contre son geôlier, sa femme et son médecin?...

— Ça, je ne sais pas encore, madame... Je verrai selon ce que se dessineront les circonstances. Mais je trouverai le moyen de parler, seul à seul, avec M. Chenevières, je vous en donne ma parole.

— Vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, monsieur, que ces trois canailles sont complices?

— Je le crains, madame. A propos, êtes-vous allée, depuis l'internement de M. Chenevières, à son domicile?... Etes-vous allée à celui du Dr Lacoste?

— A aucun des deux, monsieur Robert. J'avais trop peur d'être suivie par quelque détective d'agence privée, aux gages de la femme de mon ami!...

— Le Dr Lacoste habite bien rue de Bourgogne?

— C'est cela même. Vous y avez été?

— Oui.

— Vous l'avez vu?

— Non. Il n'est pas à Paris. Il est absent pour six mois en Amérique et au Canada.

— Ah!... Et vous avez été aussi au domicile de M. Chenevières?... Vous avez pu faire parler les concierges?

— Mal. Ils ne savent rien d'autre que l'internement de leur locataire, et le départ de sa femme, aussitôt après, pour Alexandrie!

Mme Lamy eut un violent sursaut :

— Alexandrie?... En Egypte?... Je connais bien la ville. J'y ai demeuré. Vous avez l'adresse de Mme Chenevières, là-bas?

— Approximative... Poste restante, Alexandrie.

— Oui, elle se méfie!... Et, bien entendu, le Dr Lacoste n'est pas plus en Amérique que vous et moi!... Il a été la rejoindre en Egypte!... Et ils y filent tous deux le parfait amour, tandis que leur victime agonise dans sa prison. C'est ignoble!...

— Avez-vous apporté la photographie de M. Chenevières, madame? interrompit le rédacteur en chef.

— Mais oui, naturellement.

Elle fouilla rapidement dans son sac, en retira un mignon porte-cartes dont son ongle rata plusieurs fois le fermoir, dans la fièvre de la hâte. Enfin l'objet s'ouvrit.

— Voici sa plus récente photographie, dit-elle. Elle date déjà d'un an. Mais M. Chenevières n'a guère changé depuis. Quelques cheveux gris en plus, et c'est tout. Vous le reconnaîtrez très aisément avec cette photo.

Gabriel-Robert s'était saisi de l'effigie et la détaillait. Le personnage représenté avait un teint mat, des yeux ronds, ténébreux et fiers. Il était grand, et nu-tête. Ses cheveux étaient bruns, coupés par une raie au milieu du crâne et rabattus vers les deux oreilles. Il était en veston de ville impeccable, qui lui sanglait bien la taille.

— Etudiez bien ses traits, supplia Yolande Lamy. Il faut absolument que vous le reconnaissiez parmi les autres!...

— Une question, madame. M. Chenevières, au moment de son internement, portait-il la moustache telle que sur cette photo?

— Parfaitement, monsieur. C'était une de ses excentricités, dont le raillait sa femme, et dont je le raillais moi-même!... Il tenait à conserver ses moustaches fortes et longues, à l'ancienne mode; et il s'était toujours refusé à les tailler à la mode américaine.

— Par conséquent, les hommes, même parmi les fous qui portent actuellement des moustaches longues étant de rarissimes exceptions, il me sera extrêmement aisé de reconnaître M. Chenevières.

— A moins que son geôlier n'ait fait tailler ses moustaches?

— Oh! pourquoi?... C'est bien improbable!... Mais rassurez-vous, madame, même ainsi, je le reconnaîtrais quand même.

— J'ai foi en vous. Alors, vous partez là-bas demain matin, monsieur?...

— Oui, madame. Avec mon chauffeur et ma voiture, je serai dans l'Aisne pour le déjeuner. J'aborderai la maison des Grands-Coins vers quatorze heures.

— Vous n'avez plus rien à me demander, messieurs? interrogea la jeune femme.

— Si, dit le rédacteur en chef. Quel jour vous reverrai-je au journal?... Où peut-on vous écrire et vous téléphoner?

— Mais, je vous ai donné l'adresse de l'agence privée où vous pourrez m'écrire, monsieur.

— Pourquoi, dit doucement Robert, ne pas vouloir nous donner votre véritable adresse? C'est un manque de confiance...

Yolande Lamy magnétisa le reporter des effluves les plus langoureux de son regard étrange et protesta :

— Oh! cher monsieur Robert, ne croyez pas à de la méfiance de ma part, vis-à-vis de vous si noble, si dévoué!... Non, mais c'est plus fort que moi!... Je ne sais pourquoi, j'ai peur de ces deux canailles, la femme et le médecin. J'ai peur pour ma vie!... Vous dirai-je que je n'ai plus de domicile?... C'est vrai, pourtant. J'ai tout liquidé, tout vendu, par crainte de ces deux êtres!... Par conséquent, vous ne pouvez ni me téléphoner, ni m'écrire, nulle part. J'habite à l'hôtel... Et, toujours inquiète, je change d'hôtel tous les jours.

Le rédacteur en chef et le reporter se regardèrent furtivement. Tous deux avaient eu la même pensée :

« Si ce n'est pas vrai, elle est forte, la mâtine!... »

— Soit, madame, trancha M. Parquet. Dès le retour de M. Robert, je vous écrirai à l'agence privée et vous prierai de revenir ici.

— Merci, monsieur, merci; ainsi c'est préférable.

Elle prenait congé.

Gabriel-Robert serra la main de son rédacteur en chef et sortit de son bureau en compagnie de la jeune femme. Ils parcoururent côte à côte, et sans mot dire, le grand hall du journal, marchant en direction des ascenseurs de descente. Lorsqu'ils furent presque devant, Yolande Lamy s'arrêta, regarda droit dans les yeux le reporter, lui lança la décharge d'un regard brûlant qui piqua le sien de deux étincelles, et lui dit d'une voix profonde :

— Monsieur Robert, je suis sincère, et je veux que vous le croyiez en partant là-bas.

— Madame, je n'en ai jamais douté.

— Je ne voudrais pas qu'une arrière-pensée vous effleurât à mon égard, à cause de l'adresse donnée à la poste privée. Tout ce que je vous ai dit est la vérité. Réussissez!... Revenez vite!... Délivrons-le!... Rendons-le à la vie, à l'existence, à l'espoir!... Je vous en garderai une reconnaissance éternelle!

— C'est trop, gouailla le reporter.

— Je vous le prouverai quand il vous plaira, comme il vous plaira.

— Vous m'offrez ma récompense?

— Si cela ne vous déplaît pas?

— Au contraire.

— Alors, cher monsieur, à votre retour. Dans combien de jours à peu près?...

— Cinq à six jours.

— D'ici là, je passerai voir M. Parquet pour savoir s'il y a du nouveau.

— Oui. Mais ne téléphonez pas. C'est préférable.

— Bien sûr. Je ne suis pas tout à fait naïve; et j'aurais aimé, moi aussi, le reportage. Mais, hélas! je n'ai pas votre admirable talent! Tenez, je vais vous donner une lettre de moi pour M. Chenevières, où je lui dis qu'il sera sauvé. Glissez-lui, par la même occasion, de quoi écrire. Et réussissez, je le veux, je le veux!

Lorsque Yolande Lamy eut confié au journaliste un pli sous enveloppe cachetée, elle prit congé en lui tendant son poignet à baiser. Tandis qu'il se penchait vers sa main, elle pressa languissamment son corps contre le sien et murmura :

— A votre retour, n'oubliez pas votre récompense...

La fraîcheur de sa peau laissait aux lèvres de Gabriel le picotement d'un fruit savoureux qu'on aurait saupoudré de poivre, et il s'attardait au baiser.

Soudain, la jeune femme arracha sa main, courut vers un ascenseur et s'y engouffra précipitamment.

Elle était déjà descendue au rez-de-chaussée, que Robert, interdit, était toujours immobile.

— La mâtine, murmura-t-il. Elle est rouée!... Mais extrêmement séduisante!... Et je ne dédaignerai pas ma récompense.

CHAPITRE IV

Vers midi trente, le lendemain, Gabriel-Robert, accompagné de son fidèle chauffeur Paul, arrêtait son élégant cabriolet Peugeot devant la porte d'une auberge de Tracy-le-Val, petit hameau de l'Aisne, aux lisières duquel commence et se perpétue la forêt de Tracy.

Au cours de son repas, le reporter interrogea l'aubergiste et la servante sur la distance qui le séparait encore de la « Maison des Grands-Coins », et tenta d'obtenir d'eux des renseignements sur l'asile de fous. Si l'on consentit à lui indiquer que deux lieues seulement, en pleine forêt, le séparaient encore de la « Maison des Grands-Coins », l'aubergiste comme la servante opposèrent un mutisme total à toutes les questions posées par le journaliste. Ces réticences obstinées impressionnèrent fâcheusement Gabriel-Robert.

Rien ne pouvait décider le patron et la domestique à parler. Ils n'opposaient, du reste, aucun prétexte. C'était non, parce que c'était non!...

Le reporter eut beau tenter leur cupidité pour avoir des détails sur la tenue de l'établissement des Grands-Coins, sur la réputation de cette maison, de son directeur, de ses infirmiers, il ne put parvenir à arracher une syllabe à ces deux êtres.

Le patron de l'auberge se bornait à hocher la tête, par un mouvement qui devait lui être familier et le dispensait de réfléchir, car il ne signifiait ni oui, ni non.

Quant à la servante, elle se bornait à rire niaisement et à répondre invariablement :

— Oh! ben, moi, v'savez, j'ai pas l'loisir d'm'occuper d'c'qui peut s'passer là-bas.

En désespoir de cause, le grand reporter se résigna, lui aussi, au mutisme, et, son repas terminé, il s'absorba dans ses réflexions tout en fumant un savoureux cigare. A travers les volutes bleues de la fumée, l'image séduisante de Yolande Lamy, dominatrice, provocante, passionnée, se représentait à son esprit.

« Cela fera une bien agréable maîtresse, à mon retour, pensa-t-il. Et puis, je suis stupide avec mes ap-

préhensions! Pourquoi me faire une idée extraordinaire de ma visite aux « Grands-Coins »?... Je me présenterai au directeur avec correction et bonhomie; et, s'il fait des réserves, je lui sortirai tranquillement mon laissez-visiter du ministère de l'Intérieur. Serai-je autorisé par lui, grâce à ce précieux papier, à parcourir l'asile en toute liberté?... Cela, c'est peu probable! Et c'est pourtant ce qui serait nécessaire... Enfin, inutile de me forger des monstres! Je vais bien voir comment vont se présenter les choses, et je suis suffisamment homme de décision pour agir... »

Il regarda le cadran de sa montre-bracelet. L'aiguille allait marquer quatorze heures.

— C'est le moment, murmura-t-il.

Il héla son chauffeur qui vint ranger l'auto devant la porte de l'auberge, régla sa dépense, se fit indiquer minutieusement le chemin à suivre pour atteindre l'établissement des Grands-Coins.

— Deux lieues à peine, précisa l'aubergiste.

— Restez au volant, Paul, dit le reporter en prenant place à côté de son chauffeur. Je veux examiner à loisir toute la contrée.

La voiture démarra et s'enfonça parmi les méandres de la belle forêt de Tracy. Il n'y avait rien d'autre à voir qu'une uniforme étendue de pins, de chênes et de bouleaux, des nappes de bruyères et de fougères, de ronces et de rosiers sauvages.

Alertés par le bruit du moteur, de gros oiseaux des bois, geais, pies, faisans, se levaient dans un grand frou-frou d'ailes, décrivaient des arabesques et allaient s'abattre loin des chemins forestiers, dans des groupes de fougères dont les langues dentelées léchaient à leur base la rude écorce des chênes.

Arrivé dans une vaste clairière, sorte de carrefour formant quatre coins, le chauffeur ralentit considérablement la marche de sa voiture et, désignant du doigt un point de l'horizon, dit :

— Ça doit être cela?...

Gabriel-Robert attacha son regard sur une vaste bâtisse qui se dressait comme un îlot escarpé. au milieu des myriades de pins, de chênes et de fougères.

Il approuva d'un signe de tête et ressentit comme une oppression subite.

L'auto roulait doucement en direction de l'établisse-

ment entrevu. Elle traversa sur un étroit pont de planches qui gronda sourdement un étang aux eaux muettes émaillées de nénuphars à la surface, et ridées sous les zigzags incohérents des sauterelles aquatiques.

Bientôt la voiture tourna à angle aigu pour s'engager dans une impasse toute droite, excessivement allongée, obscure et creuse comme un défilé, grâce aux abrupts talus de gazon qui surélevaient sur chaque bord les troncs grisâtres d'arbres gigantesques.

A la fin du chemin, une large grille, hérissant ses crocs de métal rouillé, précédait un bâtiment central, couvert d'ardoises moussues, et flanqué de deux ailes plus hautes.

Aucun être humain ne se montrait...

Le cabriolet Peugeot s'arrêta contre un saut-de-loup, vers le fond duquel le dernier pilier de la clôture dardait une multitude de piques, et où quelques grenouilles crevèrent simultanément la vase liquide de leurs bonds effarouchés.

Gabriel-Robert descendit de voiture, et, avant de se diriger vers la grille, dit à son chauffeur :

— Paul, vous m'attendrez ici. Je crois que j'en aurai pour longtemps. Au moins jusqu'à vingt et une heures. Prenez patience. Rien ne vous empêche, du reste, de circuler autour des murs de cette maison pour vous rendre compte de leur état, de leur hauteur, des facilités ou difficultés qu'ils peuvent offrir dans le cas d'une évasion.

— Compris, patron; je vais reluquer toute l'enceinte de cette prison. Brr! c'est lugubre...

— Si, par hasard, je n'étais pas sorti de cette maison à vingt et une heures, Paul, il faudrait vous préoccuper de moi.

— Bien sûr. Vous pensez pas que je vous y laisserai interner, sans blague?

— Oui. Mais pas de scandale, ni de rixes. Vous préviendriez simplement par téléphone M. Parquet, au journal. Il ferait le nécessaire. Et, ici, vous réclameriez le concours de la gendarmerie. Pas autre chose.

— Entendu, patron; je vous obéirai ponctuellement. Et rien avant vingt et une heures, n'est-ce pas?

— Plutôt même un quart d'heure plus tard. Si tout va bien, mes investigations peuvent être longues et me retarder.

— Bien! Bonne chance, patron!...

Gabriel-Robert s'avança vers la grille et tira la poignée d'une sonnette en laiton si tortillé que cela s'agrafait aux anneaux de conduite.

Rien n'en résulta.

Il recommença, tirant la poignée un peu plus fort, tandis qu'il s'attardait à examiner les circuits d'allées en sable rouge, bien râtissées, autour d'une pelouse qu'ornaient, dans les coins, des corbeilles de géraniums.

Au centre de la pelouse, il y avait un petit bassin, d'où jaillissait un jet d'eau, mince comme un fil de la Vierge; et la vasque était endiguée par des tuileaux multicolores.

Rien n'avait toujours répondu au second appel du journaliste.

Agacé, Gabriel-Robert saisit violemment, pour la troisième fois, la poignée de la sonnette, et s'y suspendit avec la vigueur d'un sonneur métropolitain. Aussitôt, un carillon éperdu mit en branle au moins dix sonorités diverses. Soudain, une sorte de jardinier surgit d'un massif de lauriers touffus, où nul n'aurait pu soupçonner sa présence.

— Que demandez-vous? cria-t-il rudement à travers les barreaux.

— M. Voisin?

Au prononcé du nom de son patron, le jardinier souleva son chapeau de paille, tourna l'espagnolette de la grande grille, livra passage au reporter et le pria de l'accompagner, ce que celui-ci fit aussitôt.

Le jardinier côtoya la bordure du gazon, jetant parfois en arrière, à la dérobée, un regard attristé et timide sur les empreintes des semelles de Gabriel-Robert qui défloraient l'œuvre de son râteau.

Devant le seuil de la « Maison des Grands-Coins », il déchaussa ses sabots. Puis, ayant introduit le journaliste dans une petite pièce aux volets clos dont l'atmosphère empestait la moisissure, il le prévint qu'il devrait patienter sans doute un peu, parce que M. le directeur devait être occupé à terminer son repas.

Le reporter acquiesça d'un signe.

Demeuré seul, il examina la place. Des nattes de paille tressée recouvraient une surface carrelée. Sur la cheminée, un plateau avec une carafe d'eau vide, un verre, un sucrier et un flacon de fleur d'oranger. Au

long des cloisons peintes à la détrempe, pendaient quelques tableautins représentant des natures mortes. Le reste de l'ameublement comprenait quatre chaises et une table ronde, toutes revêtues de tapisseries dont les dessins identiques avaient dû tirer leur origine de quelque projet de pantoufles.

Gabriel-Robert augura de ces observations que M. Voisin devait être marié et, vraisemblablement, père de famille.

Il en était là de ses déductions, lorsqu'un bruit de pas résonna sur les dalles de l'antichambre immédiate...

Le bouton de la porte vivement tourné céda pour livrer passage à un grand individu, d'une cinquantaine d'années, en redingote noire. Son visage, encadré d'une barbe laineuse, avait l'ovale et l'axe busqué d'une face de mouton.

Son abord inspira aussitôt au journaliste une répulsion et une insurmontable méfiance.

Après un échange de saluts, le journaliste articula :

— M. Voisin, sans doute, le directeur de cette maison?

— Lui-même, monsieur, grommela l'autre. A qui ai-je l'honneur?... Que désirez-vous?...

Sa voix produisit un drôle d'effet au reporter. Cette voix était faible, bégayante, étouffée, plaintive. Elle sonnait faux.

Gabriel-Robert tendit sa carte de visite. Les prunelles errantes, comme à la poursuite d'une idée en l'air, M. Voisin allongea une main, au hasard, vers le carré de carton, tandis que son autre main ajustait un pince-nez sur la grosse arête qui descendait en pente douce jusqu'à son faux-col droit et empesé. Ses gencives pâles et les rangées de ses dents jaunes se montrèrent comme celles d'un bêlier prudent qu'un passant relance dans sa pâture en lui tendant une poignée d'herbes inconnues.

Il renifla à deux reprises, regarda de profil et d'un seul œil le reporter, retira ses verres concaves, lui restitua sa carte sans avoir sourcillé, et dit doucement :

— Votre serviteur, monsieur... Je vois que vous êtes journaliste!... Et, certainement, votre démarche ici est des plus naturelles...

— Ma foi, oui, interrompit hardiment Gabriel-Robert. Je suis de passage dans l'Aisne pour un reportage. J'ai appris que mon jeune confrère René Boisselet était hos-

pitalisé dans votre maison après une récente tentative de suicide... Comment va-t-il?

— De mieux en mieux. Sa guérison est presque totale. Nous l'avons isolé par extrême prudence. Il sortira d'ici dans quelques jours.

— Pourrai-je le voir et lui serrer la main?

— Mon Dieu, monsieur, je ne voudrais pas être désagréable à un homme de votre distinction, mais, il y a deux jours, des tas de journalistes m'ont téléphoné et m'ont demandé de voir M. Boisselet. Et j'ai refusé péremptoirement... D'abord, dans l'intérêt du malade... des malades; toutes les visites sont néfastes. Après une visite, nos pensionnaires sont dans un état de surexcitation indescriptible pour plusieurs jours. Et cela complique singulièrement notre tâche déjà ardue et pénible!... Et puis, nous relevons de l'Administration, ainsi que vous devez le savoir... Et notre dépendance à cet égard compte beaucoup!... Nous sommes astreints par des règlements.

Son embarras, ses hésitations étaient si visibles, que Gabriel-Robert comprit qu'il devait agir sans tergiverser, et précipiter les événements.

— J'entends bien, monsieur, répondit-il sèchement, que vous préféreriez que je ne visse pas mon confrère Boisselet, dans l'intérêt de sa santé, et que vous ne tenez pas à ce que des journalistes pénètrent dans votre établissement...

— Oh! je ne tiens pas, je ne tiens pas; cela vaut mieux dans l'intérêt de mes malades qui, après toute visite, piquent des crises. C'est tout, monsieur.

— Je l'entends bien ainsi, monsieur. Mais, en dehors de ma profession de journaliste, je suis aussi fonctionnaire.

— Vraiment?

— L'un n'empêche pas l'autre!... Et je suis délégué officiellement par le ministère de l'Intérieur pour visiter et inspecter tout à loisir les maisons et asiles d'aliénés relevant, comme la vôtre, de l'Administration.

Ce disant, et d'un geste négligent et autoritaire, Gabriel-Robert tendait à M. Voisin le permis de visite du ministre de l'Intérieur.

La lettre officielle, lue rapidement par le directeur de la Maison des Grands-Coins, produisit l'effet d'une bombe.

Incontinent, M. Voisin changea de ton. Il s'inclina avec déférence, desserra ses mâchoires étroites dans une sorte de rire subit et muet, il bredouilla :

— Comment donc, cher monsieur, mais entièrement à vos ordres!... Et surtout ne vous méprenez pas sur le sens exact du refus de visite que j'avais exprimé au journaliste, comme à tous ses confrères... Aucune autre raison, que celle du calme nécessaire à la santé de nos pensionnaires... Hélas, ils ne sont que trop excitables!...

Il comprima entre ses deux pouces son espèce de naseau, et, comme s'il eût pris son parti d'en terminer rapidement avec cette visite qu'il ne pouvait plus éviter, il déclara :

— Je vais, moi-même, vous conduire tout de suite, vous servir de guide à travers l'établissement, monsieur...

Puis se ravisant :

— Dans un moment, je suis à vous. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

Et il se dirigea rapidement vers la porte.

Gabriel-Robert eut, soudain, l'intuition que ce brusque changement dans la résolution du directeur dissimulait quelque mesure propre à l'empêcher de mener à bien sa tâche.

— Il veut gagner quelques minutes pour faire enfermer M. Chenevières dans quelque oubliette ignorée, et me le dissimuler. Quant à Boisselet, je le verrai autant que je voudrai, bien entendu!... C'est l'autre, qui m'inquiète!

Aussi, sans paraître avoir entendu l'invitation de M. Voisin à s'asseoir, le journaliste le suivit-il, et lui emboîta-t-il le pas en direction de la porte.

La main sur le bouton, M. Voisin se retourna, et d'un ton presque suppliant proféra :

— Rien qu'une minute de patience, cher monsieur, une toute petite minute!...

Mais Gabriel-Robert se mit à tousser très bruyamment, de façon à étouffer le son des paroles.

Il sembla n'avoir absolument rien entendu ni compris.

M. Voisin tenta un dernier effort, et voulut repousser le battant de la porte derrière lui, et contre le journaliste. Mais le bras et le pied de celui-ci s'y opposèrent. Robert s'exclama avec une jovialité simulée :

— Pardon!...

— Oh, pardon!... répéta M. Voisin, ébahi et vaincu.

Et il livra passage au journaliste.

Après un moment de silence et de réflexion, il dit encore :

— Vous désirez sans doute commencer la visite par la salle où est en traitement votre ami M. Boisselet?... Lui, son état est très satisfaisant... Et vous pourrez, sans crainte, bavarder à votre gré avec lui.

Gabriel-Robert devina que s'il acceptait, le directeur des Grands-Coins s'arrangerait pour le laisser seul avec Boisselet et s'échapperait un moment pour faire cacher Chenevières à sa vue. Aussi répondit-il aussitôt :

— Au contraire, monsieur le directeur, je désire visiter, de fond en comble, tout votre établissement, avant de bavarder avec Boisselet. Je terminerai mon inspection par la salle où il est en traitement. Puisque son état de santé est très satisfaisant, nulle inquiétude de ma part. Voyons d'abord ceux de vos malades plus ébranlés... Je vous suis, monsieur le directeur. Et, n'est-ce pas, nous nous sommes bien compris?... Je désire *tout* entendre et *tout* voir!...

M. Voisin renifla, pressa encore les deux côtés de son nez plat, poussa un soupir à fendre l'âme, et murmura :

— A vos ordres, monsieur, à vos ordres...

CHAPITRE V

M. Voisin se munit d'un lourd trousseau de clefs accroché dans le vestibule de l'établissement et fit visiter tour à tour au journaliste, un parloir, une lingerie, des cuisines, des communs et une série de chambres vides. Partout, il insistait sur la propreté de la tenue de sa maison, sur le bon entretien du matériel, sur l'excellence de l'aération. Il s'éternisait, par calcul ou non, dans des locaux déserts, tandis que Gabriel-Robert brûlait du désir d'apercevoir des êtres.

Une seconde fois, l'énigmatique directeur des Grands-Coins, tenta de fausser compagnie au reporter en le perdant au fond d'une ténébreuse buanderie. Mais Robert prévint son dessein et sa tactique, en l'empoignant par une basque de sa redingote, sous prétexte qu'il avait failli tomber.

Enfin, le directeur ne put différer davantage l'inspec-

tion des lieux habités. Il affecta même une cordialité de bonne humeur pour déclarer :

— Je vais maintenant, cher monsieur, vous montrer les hôtes — bien involontaires hélas — de cet établissement.

— D'accord; se contenta de répondre le reporter.

Ils traversèrent tous deux une étroite ruelle, entre de hautes murailles, où plusieurs hommes en blouse pratiquaient un manège de pompes et de seaux pour emplir une énorme cuve.

— Voici déjà, fit M. Voisin, quelques spécimens.

— Alors, interrogea Robert, ces gens sont fous?

L'affirmation lui fut fournie par une simple inclinaison de tête.

Les malades contemplèrent, sans mot dire, le passage des deux hommes. Leurs physionomies n'offraient rien de notable, sinon cet air de résignation servile commun à tous les ouvriers pendant le travail.

— Ceux-là, susurra M. Voisin, ce sont des indigents placés ici par le département. Ils ne sont pas à plaindre!... Remarquez leurs mines florissantes!...

Il manœuvra une serrure fermée à double tour, et tous deux pénétrèrent, de plain-pied, dans une chambre du rez-de-chaussée, où un vieillard dormait tout habillé sous les draps de son lit, avec le sourire aux lèvres et le calme d'un petit nourrisson. Il sembla au journaliste qu'il avait connu cette figure-là à Paris, aux courses, dans les restaurants, aux bains de mer.

— C'est un homme politique!... lui souffla M. Voisin dans l'oreille, grosse fortune et du talent... Un ancien sénateur...

A l'autre bout de ce logis, par une autre porte ouverte à deux battants, entrait un air assez frais, humide même.

Après avoir gagné par là un perron de six marches, les deux hommes descendirent dans un jardinet clos par des bâtiments très élevés.

Robert se hâta de rattraper le directeur qui s'éloignait un peu trop rapidement à son gré. Ils gravirent, de conserve, un escalier en plein air, raide comme une échelle, qui conduisait à un pont de bois couvert, éclairé de vitres, fermé à chaque extrémité par une porte de fer où de petits carreaux rouges étaient enchâssés. Sous l'arche unique courait un fort ruisseau.

M. Voisin, à l'extrême limite du pont, indiqua à son hôte, à travers la couleur intense des carreaux, un vaste préau, situé fort au-dessous de leur observatoire, que plus d'une centaine d'individus se partageaient à leur guise.

Etrange assemblage que celui de ces êtres!... Certains, par groupes, marchaient très rapidement, presque au pas de course. D'autres étaient accroupis sur leurs talons. Des solitaires étaient couchés sur le dos ou à plat ventre, les bras en croix. Et le désœuvrement d'une perpétuelle captivité, plus que la folie encore, semblait devoir inspirer ces attitudes anormales.

Par-ci, par-là, des surveillants robustes faisaient leur ronde.

— D'où nous sommes, cher monsieur, insinua le directeurs des « Grands-Coins », vous avez une vue très complète de l'établissement et des pensionnaires. Je suppose, par conséquent, que vous ne voudrez pas descendre là-dedans. Et je ne vous le conseille pas. Cela présenterait pour vous des inconvénients, sinon des périls...

Ces allusions eurent sur Gabriel-Robert l'effet exactement contraire que celui qu'en attendait M. Voisin.

Le reporter supposa aussitôt que le directeur tenait beaucoup à ce qu'il n'approchât pas les aliénés, et que M. Chenevières, la victime d'une infamie possible, devait être parmi les individus qu'il apercevait.

Aussi, répondit-il incontinent qu'il tenait au contraire à voir de près les pensionnaires de l'asile, et même de causer avec quelques-uns d'entre eux.

M. Voisin fronça la laine de ses sourcils écrus, et plissa le front soucieusement. Mais sans tenter de résister ni de protester, il poussa la porte, dont la lueur d'incandescence étincela aussitôt.

Cet incident détermina en bas, parmi les fous, une attention générale. Presque tous les fronts se levèrent, garnis de paumes en abat-jour.

Le journaliste et le directeur descendirent la spirale d'un escalier extérieur, défendu encore par une grille à sa base. Pendant qu'ils enjambaient les marches difficiles, une quantité d'aliénés, curieux de voir, étaient accourus et se pressaient contre l'issue. L'un applaudit bruyamment, un autre siffla, un troisième entonna un cantique, un quatrième aboya.

M. Voisin dut repousser ces êtres et les bousculer un peu, pour réussir à forcer le passage.

Les fous ne protestaient du reste nullement. La plupart riaient. Ils figuraient une foule de gens de tous les âges et des manières les plus disparates.

En les examinant les uns et les autres avec l'attention la plus minutieuse, Gabriel-Robert remarqua un adolescent monstrueusement obèse, et un vieux squelettique qui, assis face à face dans un coin, à la manière des tailleurs, échangeaient inlassablement des poignées de sable en chantonnant une mélopée lugubre.

En longeant un banc, le reporter entendit deux très dignes personnages à barbe blanche discuter courtoisement de la bataille de la Marne. Etaient-ce vraiment là des insensés?...

Sur un ton très convenable, un pensionnaire vint présenter à M. Voisin des réclamations contre la manière de cuisiner, d'accommoder les mets, et l'insuffisance des portions. Un autre, très courtoisement, lui rappela qu'il y avait deux jours qu'il avait fait réclamer les soins du médecin de l'Etablissement, et que celui-ci n'avait pas encore daigné lui rendre visite.

— Vous avez raison, convient le directeur. C'est un oubli. Le docteur vous verra ce soir.

Tandis que Gabriel-Robert dévisageait tous ceux qu'il rencontrait, il eut soudain son attention attirée par l'attitude d'un homme dont les allures trahissaient le plus farouche égarement. Cet homme se détournait fébrilement chaque fois que le reporter tentait de l'approcher, se voilait la face, ou lui tournait le dos lorsqu'il tentait de le dévisager.

Malgré les recommandations de M. Voisin, qui essayait de l'entraîner ailleurs, le journaliste finit par réussir à acculer cet homme dans un angle de la cour, et à le considérer en face.

Il faillit laisser échapper un cri. *C'était lui!...* C'était bien M. Albert Chenevières avec ses longues moustaches, son teint gris de pierre, ses yeux où de petits points brillaient comme des paillettes de mica. Son regard était éperdu. A l'inverse des trois quarts de ses compagnons, tous ses mouvements étaient détraqués et extravagants. Lui seul, au milieu de ces fous, avait l'air fou!

Gabriel-Robert eut l'intuition subite qu'il en était ainsi

parce que cet être seul se trouvait dépaysé dans cette atmosphère, et tout autre aurait eu ce regard de damné et ce désordre des membres, après des semaines de séquestration en une aussi lugubre ménagerie.

A présent, M. Chenevières scrutait Robert avec une fixité étrange. Discrètement, précautionneusement, le journaliste posa un doigt sur ses lèvres. Une flamme de la prunelle du malheureux répondit à ce signe d'intelligence. Il marcha vers le reporter, et le regard porté ailleurs, comme en se promenant, il heurta son coude au coude de Robert. Il avait compris... Ils étaient liés désormais.

— Mais comment vais-je pouvoir lui parler, le mettre au courant? se demandait avec inquiétude le reporter.

Le directeur des « Grands-Coins », accaparé une minute par une conversation avec un surveillant, était revenu rapidement vers Gabriel-Robert, et voulait l'entraîner ailleurs.

A cet instant, et avec une promptitude prodigieuse, une attaque inattendue fut déclanchée contre M. Voisin... Ce fut perpétré avec une dextérité à peine croyable, véritablement extraordinaire.

Un des fous (précisément le vieux squelettique qui, tout à l'heure, faisait un trafic de sable en chantonnant), s'était précipité sur M. Voisin, lui avait enfourché les reins, lui broyant les côtes sous l'étreinte des genoux, avait encerclé sa gorge, par derrière, à pleins bras, en hurlant sans trêve :

— A dada!... A dada!...

M. Voisin avait chancelé, poussé un cri terrible, et bondi à travers la cour en tentant de jeter à terre son cavalier forcené.

Gabriel-Robert, indifférent au sort du directeur, avait couru à l'écart, et entraînait dans un sens opposé à la bagarre M. Chenevières.

En dehors de toute autre considération, c'était la prudence même, car la scène, burlesque tout d'abord, tournait au drame.

En effet, en quelques secondes, une nuée de maniaques, de monomanes, d'épileptiques, d'intoxiqués, de détraqués, s'étaient précipités sur l'infortuné M. Voisin, qui galopait, ou tâchait de se rouler par terre.

Les surveillants étaient accourus à son aide. Mais ils n'étaient point en nombre suffisant. La mêlée, horrible-

ment tapageuse, accompagnée de cris inhumains, était devenue générale et rude.

M. Chenevières et Gabriel-Robert s'étaient isolés loin de la bataille.

— Vous êtes bien M. Albert Chenevières; interrogea le reporter.

— Oui. Et vous?

— Un journaliste, un ami, qui vient ici pour vous sauver. Tenez, vite, prenez cela.

D'un geste rapide, Robert lui glissait la lettre de Yolande Lamy, qu'il enfouit dans sa poche, après un rapide regard sur l'écriture, en murmurant :

— Yolande!...

— Oui, continua le reporter, en lui tendant un calepin, un crayon, un stylographe, que M. Chenevières dissimula de même avec une égale prestesse, oui, c'est votre amie qui est venue m'alerter, qui fera tout avec moi pour vous faire libérer.

— Dépêchez-vous; j'ai peur!... Ici, ce sont des assassins. Tenez, monsieur, prenez vite ce manuscrit, ces notes que j'ai pu parvenir à dissimuler aux fouilles de mes tortionnaires, vous comprendrez pourquoi je suis ici.

En même temps, M. Chenevières tendait au journaliste une sorte de cahier d'une centaine de pages, recouvert au recto et au verso d'une écriture fine et serrée.

— Ayez confiance, fit Gabriel-Robert en dissimulant le cahier. Mais, attention, séparons-nous, la bagarre est en train de se terminer!...

— Quand vous reverrai-je, monsieur?... C'est un crime de m'avoir fait interner!

— J'en suis sûr! Je vais lire ce que vous m'avez remis, faire des démarches. Je reviendrai après-demain.

— Pourvu qu'on vous laisse me voir encore! Pourvu qu'on ne m'enferme pas dans les geôles du quartier des agités, lorsque vous reviendrez!

— Pourquoi?... On n'a pas dû remarquer nos faits et gestes pendant cette bagarre?

— Espérons-le. En tout cas, merci monsieur. Sauvez-moi!... Attention, ils reviennent!...

Les deux hommes se séparèrent rapidement. Il était temps.

Le directeur des « Grands-Coins » et ses auxiliaires avaient fini par se rendre maîtres du champ de bataille. Leurs inconsistants adversaires, dispersés vers les quatre

points cardinaux de la cour, fuyaient comme les bêtes d'un troupeau épouvanté en se cognant la tête contre les murs et les palissades. Vers le centre de la cour, le jeune homme monstrueusement obèse exhalait des psaumes à genoux, tandis que l'homme-chien hurlait à la mort. Le vieillard squelettique qui avait servi de jockey à M. Voisin, se tordait entre les bras d'un surveillant, la bouche écumante, les membres convulsés, en proie à une affreuse crise d'épilepsie. Et d'horribles clameurs continuaient à s'exhaler de la plupart des poitrines.

— Allons-nous en vite, monsieur, souffla brièvement le directeur. Ça pourrait recommencer, et ça me suffit.

— Vous n'êtes pas blessé, j'espère, demanda courtoisement Gabriel-Robert.

— Peu de chose. Une égratignure. Mais quelle séance!... Je redoutais cela. Chaque fois qu'il y a une visite étrangère, ces agités deviennent forcenés.

Les deux hommes s'éloignaient rapidement, tandis que le journaliste observait le directeur.

Une griffure ensanglantait le nez de M. Voisin; une de ses phalanges avait été cruellement mordue, et une lourde bague de sang extravasé s'y dessinait sous l'anneau tordu d'une alliance. Son faux-col et sa cravate étaient déchirés. Il déplorait deux larges trous dans l'étoffe de son pantalon.

Le journaliste crut devoir s'apitoyer. Mais l'autre grogna :

— Ce n'est rien, et j'en ai vu d'autres avec les agités et les fous furieux! Seulement, chaque fois qu'il y a une visite, il y a toujours un incident traditionnel. C'est pourquoi j'interdis toutes les visites. Enfin, vous, vous aviez un permis de visiter... J'étais bien contraint!...

Il semblait regretter extrêmement d'avoir dû obéir à l'ordre de visite.

— M'aurait-il vu parler à Chenevières? se demanda Gabriel-Robert. Et alors, que médite-t-il?... Non, je ne crois pas qu'on ait pu nous remarquer!... En tout cas, maintenant, je n'ai qu'à prendre congé, à lire ce que m'a remis l'intéressé, et à revenir demain.

— Voyons, interrogea brusquement le directeur, que désirez-vous encore visiter, monsieur? Il y a la section des agités qui, pour le quart d'heure, ne renferme aucun agité du reste. Il y a encore deux autres sections, et

l'infirmerie de l'établissement où est votre confrère M. Boisselet. Il y a aussi les fermes de l'établissement avec leur personnel agricole.

— Si vous le voulez bien, monsieur Voisin, répondit le reporter, nous remettrons ces diverses visites à demain ou après-demain. Voici qu'il se fait tard. Je vais rentrer coucher à Roye, car les auberges de Tracy sont vraiment par trop inconfortables. Et je reviendrai voir le reste de votre établissement, sinon demain, en tout cas certainement après-demain. Je suis pour une huitaine de jours dans l'Aisne. Boisselet ne sera pas parti des « Grands-Coins » avant deux ou trois jours?

— Certainement pas. Il ne restera plus bien longtemps, toutefois. Il va beaucoup mieux.

— Eh bien, voulez-vous lui dire ma visite, mes amitiés, et lui annoncer que je viendrai lui serrer la main et bavarder avec lui après-demain dans l'après-midi... Oui, c'est bien cela, après-demain... Aujourd'hui, j'ai suffisamment abusé de votre courtoisie, et vous avez besoin de repos plutôt que de me servir de cicerone.

Le directeur s'inclina de profil, regardant le journaliste d'un seul œil inexpressif et oblique.

Négligeant de le faire revenir dans la pièce où il l'avait reçu à son arrivée aux « Grands-Coins », il le reconduisit jusqu'à la grille d'entrée, à travers les allées ratissées du jardin.

Le cabriolet Peugeot stationnait devant la grille, tandis que Paul, le chauffeur, faisait les cent pas en fumant une cigarette. A la vue de son maître, il s'installa au volant, et mit en marche le moteur.

— Alors, à après-demain après-midi? insista encore le directeur tandis que Gabriel-Robert lui serrait la main. Je vous demande cela pour me trouver présent lors de votre visite. J'y tiens absolument. Et il m'arrive, parfois, de m'absenter...

— Oui, confirma Robert, après avoir encore réfléchi. A après-demain après-midi. Au revoir et merci, cher monsieur, et prompte guérison de vos contusions.

Le grand reporter prit place à côté de son chauffeur, et dit brièvement :

— Direction de Roye. Nous y dînerons et y coucherons.

Le cabriolet Peugeot démarra et bondit sur la route,

tandis que M. Voisin et Robert échangeaient un dernier salut.

Immobile devant la grille de son établissement, le directeur des « Grands-Coins » suivait des yeux la fuite de la voiture. Il ne rentra dans la maison des fous, que lorsque la Peugeot fut devenue invisible. De son côté, Robert s'était retourné à deux reprises, et, chaque fois, avait senti avec un malaise trop réel, le lourd et équivoque regard de M. Voisin peser sur lui.

— Cet homme m'inquiète, songeait-il. Pourvu qu'il ne m'ait pas vu parler à Chenevières! Celui-ci n'est pas dément, c'est sûr!... Un dément ne dissimule pas comme il a compris immédiatement qu'il devait dissimuler!... Ah! j'aurais peut-être mieux fait de revenir demain. Mais il faut que je lise d'abord la confession de Chenevières, qu'ensuite je téléphone à Paris, prenne toutes dispositions... Je ne sais pourquoi j'ai l'idée que je ne réussirai pas cette affaire!... Mauvais présage!

— Ça va-t-il comme vous voulez, patron? interrogea le chauffeur en appuyant sur l'accélérateur.

— A peu près, répondit laconiquement Robert. Mais ce n'est pas fini. Nous retournerons là-bas après-demain, et sans doute encore ensuite.

— Bon... Et toujours même consigne pour moi?

— Toujours.

CHAPITRE VI

Dans une chambre du meilleur hôtel de Roye, où il venait de passer la nuit, Gabriel-Robert, levé dès l'aube, lisait attentivement, presque passionnément le cahier de notes que lui avait remis M. Albert Chenevières, et qui constituait une sorte d'autobiographie, le récit de toute son existence.

L'écriture était fine, distinguée, serrée.

Au bout de quelques minutes de lecture et d'attention, ce dont il venait déjà de prendre communication avait excité jusqu'au trouble la particularité connue du tempérament du journaliste envers l'excentrique.

Toute la première partie des mémoires de l'interné avait trait à son enfance, sa jeunesse, sa famille, la mort de ses parents, l'héritage considérable qu'ils lui avaient laissé lui permettant toutes les fantaisies et les caprices.

M. Chenevières insistait sur le fait que, de toute époque, il avait eu une santé délicate lui interdisant les sports violents, les excès de toute nature. Bref, au lieu d'extérioriser comme la plupart des jeunes hommes, M. Chenevières s'était, au contraire, replié sur lui-même. D'où le goût prononcé et précoce qu'il avait acquis, dès sa vingt-cinquième année, pour l'observation rigoureuse des caractères humains.

M. Chenevières prétendait dans ses notes que, depuis l'âge viril, pas un mouvement dans les membres d'autrui, pas un tressaillement dans sa face, ne s'étaient manifestés en sa présence, sans qu'il se fût appliqué aussitôt à définir le sentiment qui les provoquait... M. Chenevières était parvenu souvent à reconstituer le passé de certaines gens, rien qu'à examiner les rides qui, par la répétition des mêmes émotions, avaient sillonné leurs visages de plis permanents.

— Il est un peu prétentieux, pensait Gabriel-Robert, en interrompant quelques secondes sa lecture. Et tout ceci constitue du galimatias. En tout cas, s'il est fou, c'est un fou savant!... Mais voici qui devient moins aride : le récit de sa première rencontre avec Yolande Lamy.

« Il y a une quinzaine d'années, disait M. Chenevières, je me trouvais alors aux eaux de Vittel. C'est l'époque où j'ai commencé à m'adonner aux sciences occultes : cartomancie, spiritisme, incantation, magie. Et, tout de suite, je me suis passionné pour ces sciences que les profanes et les niais traitent de charlatanisme. Je faisais donc une cure thermale aux eaux de Vittel, lorsque le hasard me mit en présence d'une fort jolie fille de dix-sept à dix-huit ans, déjà fort avertie des choses de l'amour, et lancée dans la carrière de la galanterie. Cette aimable et séduisante enfant avait nom Yolande Lamy.

« Elle me fut présentée par un de ces compagnons temporaires avec lesquels on lie connaissance dans les villes d'eaux, et qu'on ne revoit plus jamais ensuite. Pour me désennuyer de ma cure à Vittel, une âpre joie pour moi consistait à observer les faits et gestes des baigneurs. Tous échangeaient ces gestes multiples et médiocres de la vie qui ne traduisent aucun des élans généreux des cœurs sensibles : ni la sympathie, ni le découragement, ni l'enthousiasme, ni la colère. Toujours, dans leur con-

versation, revenait en lèit-motiv le mot : « Moi!... Moi!... Moi!... » Et je m'amusais de la vanité et de la sottise de tous ces êtres, à deviner les acquisitions à bas prix ou les libéralités mensongères, les vanités domestiques ou les infirmités répugnantes que tous se racontaient méticuleusement.

« Je subis la grâce conquérante de la beauté plastique de la toute jeune Yolande Lamy. Je l'invitai plusieurs fois à dîner et au théâtre. Et j'appréciai aussitôt le charme reposant de ses propos futiles, toujours vides, durant lesquels elle promenait la tête autour d'elle, regardant tout le monde davantage que son compagnon, dans une sécurité fière de créature désirée. Quelques sorties avec cette fille persuadèrent aussitôt mes compagnons de cure à Vittel que j'étais déjà l'amant de Yolande, et tous ces imbéciles m'incitèrent à l'envi à me mettre en ménage avec elle.

« Il en résulta que je fis davantage attention à la jeune personne, et celle-ci à mon individu.

« A un dîner où nous étions bien une douzaine de convives, hommes et femmes, Yolande me fit la faveur d'une confidence : celle du suicide pour elle, six mois auparavant, d'un officier en garnison à Tours.

« — C'est vrai, me dit-elle, dans une moue amicale. Vous n'avez pas l'air de me croire?... Pourtant il s'est tué pour moi d'une balle au cœur.

« Elle poussa un soupir attristé, et rougit légèrement. Je ne cherchai point à comprendre si c'était de vanité, ou d'un reste de pudeur. Malgré la stupidité de Yolande, le sex-appeal qu'elle dégageait s'emparaient de mon être... Je la contemplais intensément. Elle avait, à la joue, une fossette qui me fascinait, et sollicitait de ma part un attouchement. Chaque molécule de la fine chair de cette femme attirait également mon corps entier. En tout cas, le bout de mon doigt vint se poser sur cette fossette délicate. Yolande éclata de rire, en essayant de se dérober. Mais l'adhérence de mon doigt était tenace. Elle roulait de beaux yeux pâmés et ployait le col comme un cygne. Quant à l'assistance, elle applaudissait, criait, et choquait des verres, sans savoir exactement pourquoi. Moi non plus!...

« Le même jour, vers minuit, je raccompagnai Yolande à son hôtel. Et nous passâmes une belle nuit d'amants.

Bien entendu, lorsque je la quittai et rentrai à mon

hôtel, mon calme était revenu et aussi ma perspicacité. Pas une seconde je n'étais dupe de la comédie amoureuse que venait de me jouer cette jolie fille. Je résolus cependant, tout au moins durant mon séjour à Vittel, de continuer à la voir et à l'aimer, et d'essayer, par amour-propre, et pure manie expérimentale, d'agir sur l'orgueil qu'elle avait de sa beauté.

« A chacune de nos entrevues amoureuses, je magnifiais la splendeur du corps de Yolande, et le charme de son esprit. Tandis qu'elle m'écoutait en silence, les prunelles mi-closes, ses joues se gonflaient un peu, et elle respirait souvent et avec force, redressant la tête ainsi qu'une paonne flattée.

« Je l'amenai progressivement à l'état de température et d'élasticité convenables pour mes expériences psychologiques. C'est ainsi que je lui conseillai de faire du théâtre, et que je la persuadai très aisément qu'elle y réussirait, grâce au talent qu'elle avait inné. Je m'offris même à la faire engager dans un théâtre des Boulevards.

« Frémissante, et transportée de joie et d'orgueil, elle m'étreignit avec une sensualité accrue. Alors une idée diabolique me vint.

« — Au moins, lui dis-je, chérie, ta santé est-elle bonne? La vie de théâtre est fatigante.

« Pour toute réponse elle éclata de rire. Mais je m'emparai de son poignet, où je sentais battre la force pure de son jeune sang, j'inspectai minutieusement les veines bleu ciel qui couraient sous la surface interne; d'un coup d'œil inquiet j'enveloppai toute la personne de Yolande, et je hochai la tête, à diverses reprises, avec commisération. Je sentis qu'une inquiétude lui était née; et c'était ce que je désirais.

« — Es-tu donc médecin? fit-elle en plaisantant encore un peu, mais pas bien haut.

« Je fis un signe affirmatif et plein de mélancolie, tandis que j'examinais ses longs ongles, et les ployais pour déterminer leur friabilité.

« — Diable! proférai-je sans m'expliquer davantage... Diable!...

« Je perçus aussitôt une augmentation notable des bonds de son cœur. Elle bâilla plusieurs fois nerveusement.

« — Laisse-moi t'ausculter, dis-je tristement. C'est malheureusement nécessaire.

« — Que crains-tu donc?... Tu me fais peur!... Oui, ausculte-moi, vite, vite!...

« J'adaptai mon ouïe, tout autour de son buste, en maints endroits. Les pulsations de ses artères s'enflaient, partout saines, mais poussées au paroxysme.

« Lorsque j'eus terminé mon méticuleux examen, je gardai un effrayant silence. Alors Yolande me commanda, m'implora de parler, tandis qu'elle était dans un émoi indescriptible, et qu'une moiteur perlait à ses tempes.

« — Ne me trompe pas!... Surtout ne me dissimule rien! cria-t-elle fébrilement. Je veux savoir la vérité. Si tu me la cachais, c'est que tu ne me m'aimerais pas!

« Je poussai un douloureux et profond soupir, et murmurai :

« — Eh bien! chérie, puisque tu veux savoir la vérité, la voici. Tu es... tu es... poitrinaire.

« Des contractions musculaires bouleversèrent son visage, et elle se prit à gémir et à pleurer. Je pris ses deux mains dans les miennes et tentai de la réconforter, mais en lui décrivant les ravages épouvantables de la phtisie, et en précisant que la science était pratiquement désarmée contre cette maladie. Et je déconseillai, naturellement, tout projet de faire du théâtre.

« L'idée de la mort, qui n'avait jamais effleurée jusqu'alors la jolie fille, s'implanta brutalement dans son cerveau. Elle ne put la supporter. Mes combinaisons avaient réussi.

« Elle s'abattit à la renverse sur le divan, en proie à une violente crise de nerfs. Je prodiguai des soins à la victime de ma manie de psychologie expérimentale. Elle revint peu à peu à elle, et s'écarta de moi comme si je lui faisais peur. Mais je feignis de n'avoir pas remarqué son geste de répulsion. Je l'enlaçai tendrement; et le front uni au sien, je persistai à admirer mon œuvre.

« L'expression hostile diminua graduellement. Les lèvres sourirent. Ses seins frémirent. Elle eut sur son visage une adorable expression de volupté, comme pour proclamer :

« — J'aime la vie!... Comme je l'aime!...

« A la suite de cette scène, elle fut malade quelques jours. Je regagnai, à dessein, Paris avant son rétablis-

sement. Je devais l'y retrouver quelques années plus tard, et renouer notre liaison amoureuse.

« Telle a été ma première séance expérimentale. J'en ai fait d'autres depuis, notamment sur mon ami, le Dr Lacorse et sur ma femme. Et ils se sont vengés!... »

Gabriel-Robert interrompit sa lecture et grommela :

— Hum!... Il y a à boire et à manger dans tout cela!... Est-ce que ce Chenevières ne serait pas un peu fou, tout de même?... En tout cas, c'est un maniaque et un sadique!... Drôle d'oiseau!...

Après avoir allumé une cigarette, il reprit la lecture du cahier.

CHAPITRE VII

« Ce fut quelque temps après cette aventure amoureuse avec la jolie et stupide Yolande que je fis la connaissance du Dr Lacoste, et ce, dans des conditions assez curieuses.

« Un jour de printemps, j'étais parti, de bon matin, faire une promenade à pied au bois de Boulogne, et je me trouvais auprès des lacs dans un coin parfaitement isolé, lorsque j'aperçus, barbotant dans le lac, un homme qui était en train de se noyer. L'instinct me fit courir au ponton, saisir une gaffe, agripper l'homme par ses vêtements, et le tirer à moi sur la rive où je le hissai et lui prodiguai des soins.

« Cet homme, après s'être remis, séché et rhabillé avec mon aide et celle d'autres passants, se confondit à mon égard en protestations de gratitude et de reconnaissance éternelle dont je fus confus.

« C'était un garçon très bien, de mine intelligente, de bonne tournure.

« Tandis qu'il me prodiguait les marques de la plus délirante gratitude, il eut, tout à coup, un rictus de la lèvre supérieure qui découvrit exclusivement ses deux canines. Je tressaillit en amateur fort intéressé par cette grimace sardonique et primitive. Je lui donnai ma carte, en l'avertissant qu'il me trouverait à mon domicile tous les matins. En échange, il me donna son nom : Lacoste, interne des hôpitaux, et son adresse rue de Sèvres.

« Comme au bout d'une semaine j'étais véritablement étonné qu'il ne fût pas encore venu me voir, je me

rendis à son domicile, une maison de pauvre apparence et fort dégradée, où je fus accueilli par une portière rébarbative au seuil de sa loge obscure et délétère.

« — Il n'est pas là, me dit cette personne. Il n'est jamais là du reste!... Il court partout pour trouver de l'argent!... Il est en retard de deux termes, et je vais lui flanquer son congé.

« — Ne faites pas cela, dis-je. Le Dr Lacoste est un de mes amis. Donnez-moi les quittances en retard. Je vais vous les régler.

« De stupeur, la mégère laissa tomber par terre un petit chat qu'elle tenait dans son tablier. Je réglai la dette qui était modique, pris les quittances, et donnai mon nom à la concierge.

« Je rentrai chez moi, enchanté de mon initiative. Le lendemain matin, à la première heure, mon domestique vint m'annoncer la visite de Lacoste. Et je m'ingéniai à deviner quelle serait son attitude, et quelles paroles il prononcerait.

« Dès que je pénétrai dans le salon, un seul regard suffit à ma perspicacité. Instantanément je vis, dans l'attitude de mon visiteur, qu'il venait pour m'emprunter de l'argent. Il s'avança précipitamment à ma rencontre, les mains tendues :

« — Ah! s'écria-t-il, en me broyant les doigts. Monsieur!... Comment vous dire?... Vous exprimer!... Non, vraiment, là... je suis honteux!...

« Mais, moi, je ne lisais que de l'audace et de la cupidité au fond de ses yeux noirs, et je guettais avec impatience la manifestation du féroce rictus atavique.

« Je le fis asseoir; et entamai avec lui une longue conversation sur les difficultés de l'existence, en particulier de la sienne, et aussi la richesse révoltante de certains individus (moi, par exemple) en regard de tant de détresses.

« — Mes études sont très avancées, risqua alors Lacoste. J'ai abordé le doctorat déjà... Mais, malheureusement, les frais d'inscriptions, d'examens... Et je n'ai aucune fortune.

« — Combien, interrogeai-je brutalement, avez-vous décidé de me demander?

« — Moi! s'écria-t-il avec un soubresaut.

« Ses bras se décollèrent du buste et s'enlevèrent pour protester; mais dans ses yeux noirs flambait la flamme

d'une espérance cupide. Il supputait le chiffre à demander. Enfin, il balbutia :

« — Puisque vous voulez bien me le proposer, pourriez vous m'avancer, pour quelque temps, cinq cents francs?...

« Il était très ému. Sa gorge devait avoir séché. Je m'absentai pour bientôt revenir avec mon portefeuille, dont je sortis lentement une liasse de mille francs en dix billets. Je comptai lentement les dix billets. De son côté Lacoste avançait déjà la main. Je le regardai alors fixement, et vis au coin de sa bouche relevée en haut, son abominable et typique rictus... Tandis que ses yeux exorbités ne lâchaient pas les billets qu'il convoitait, l'homme dont j'avais sauvé la vie et payé la dette, l'homme que j'allais encore obliger, cet homme-là semblait bien être sur le point de se précipiter sur moi, son bienfaiteur, pour m'assommer ou m'étrangler.

« Je prolongeai l'épreuve des billets de banque jusqu'à ce qu'elle me fît peur. Alors je remis un billet de mille francs à Lacoste qui se jeta à mes genoux, m'assurant de sa reconnaissance éternelle.

« Je lui déclarai que mes fonds seraient toujours à sa disposition, mais que je le priais, en retour, de vouloir bien venir, chaque matin, déjeuner avec moi. Il accepta d'enthousiasme. Bientôt, je lui offris le logement, et le déchargeai de tout.

« Ainsi, Lacoste put terminer facilement son doctorat. Il est aujourd'hui un médecin chic, très à la mode, spécialisé particulièrement dans les maladies des femmes. Naturellement, nous sommes devenus deux amis intimes, inséparables. Il me devait son salut et sa carrière. Je ne lui réclamais, en échange, que de rire sardoniquement. Et j'avais trouvé le moyen de provoquer souvent son abominable rictus. Pour ce faire, je n'avais qu'à inventer toutes sortes d'événements heureux ou flatteurs pour moi : spéculations en Bourse, gains considérables au eu, succès féminins.

« Tout en me congratulant, l'air de Lacoste devenait carnassier. Il réprimait avec peine la haine qu'il éprouvait envers moi. Le Dr Lacoste s'est acquitté avec largesse à mon égard!... Personne n'a jamais pu détester son ami davantage. C'est on ne peut plus humain!... »

Gabriel-Robert interrompit encore sa lecture :

— Bien, dit-il, voici deux sur trois des personnages

du drame connus de moi!... Reste à connaître Mme Chenevières. Tout cela est bien étrange et sort du commun. Fou ou pas fou, ce M. Chenevières est quand même un drôle de type!

CHAPITRE VIII

A cet endroit du manuscrit, le journaliste éprouva une surprise.

Cinq à six pages de notes manquaient. Elles avaient été arrachées; et il semblait de façon violente, puisque sur le feuillet suivant du cahier se décelait des gouttelettes de sang.

Qui avait arraché ces pages?... Dans quel but?... Toujours est-il que cette partie du récit de M. Chenevières avait certainement trait à sa rencontre avec la future Mme Chenevières. Mais les pages manquantes ne permettaient plus de connaître où la rencontre avait eu lieu, et dans quelles circonstances. Tout ce que la suite révélait, c'est que Mme Chenevières répondait au prénom de Huguette, qu'elle était blonde, très jolie, très bien faite, et qu'elle avait les yeux bleus. En outre, le narrateur précisait que sa femme était très fantasque, et qu'il lui passait par la tête les lubies les plus étranges.

« Mais, disait le manuscrit, mes spéciales facultés d'observation me permettaient de deviner les sentiments encore futurs de Huguette, et de prévenir ses désirs informulés, ce qui la rendait adorablement câline et aimante.

« Ces succès psychologiques vis-à-vis de ma femme me rendirent très fier.

« Pourtant, cette année-là, au bal des Petits-Lits Blancs à l'Opéra, j'eus une étrange et décevante aventure.

« C'était au mois de janvier; dehors il gelait dur. Nous avions prolongé le repas chez nous, et j'avais bu plus que de raison et, contre mon habitude, un mélange de diverses liqueurs : fine champagne, chartreuse, kummel. Bref, cette nuit-là, l'alcool m'avait rempli le cerveau de ses fumées.

« Aussi, dès que nous fûmes au bal, mes tempes se dilatèrent-elles sous les bouffées continues d'une intolérable chaleur. L'affluence était déjà innombrable, trépidante sous le grondement des orchestres. Ma femme

et moi fûmes emboîtés dans la cohue et, à tout moment, des coudes s'enfonçaient comme des coins entre son épaule et la mienne. Huguette était enchantée...

« Quant à moi, ma tête alourdie oscillait sur mon cou... Je trébuchais sous la poussée croissante de la foule. Dans le malaise que j'éprouvais, je ne savais littéralement plus où j'en étais.

A la fin, le flot de la cohue mobile me jeta avec Huguette, qui n'avait point lâché mon bras et palpitait d'aise, au fond d'une avant-scène ouverte. Je m'introduisis là comme dans un port de salut, sans penser à l'inconvenance d'occuper des places dont je n'avais pas la disposition, pendant l'absence de leurs titulaires inconnus. Malgré ma lassitude et mon ivresse, je ne tardai pas à apercevoir dans l'avant-scène une masse noire qui remuait. Une voix, qu'il me sembla vaguement avoir déjà entendue, s'éleva et dit doucement :

« — Asseyez-vous, monsieur; reposez-vous un peu... Vous n'êtes donc pas fatigué?... Madame non plus?

« Ma femme était déjà allongée, inconsciente, entre les bras d'un fauteuil. Je pris docilement un siège en face de la masse noire, et je m'aperçus que c'était une femme, revêtue d'un domino noir, en haut duquel un loup de velours noir recouvrait entièrement la figure.

« Tandis que j'appuyais machinalement mon mouchoir sur mon front imbibé de sueur, le domino reprit la parole :

« — Est-ce que vous trouvez qu'on s'amuse ici?... Moi pas!...

« Un rire contenu et moqueur sortit de la gorge du domino, tandis que son regard me fixait de façon constante et aiguë. Je détournai la tête pour éviter ce regard lequel, en surcroît de mon ivresse, me causait un épouvantable vertige.

« Sur ces entrefaites, des pas et un brouhaha de messieurs en belle humeur s'approchaient par le couloir. Ma torpeur aussitôt secouée, je me dressai, pris la main de ma femme, et l'entraînai vers la sortie de la loge.

« — Quoi donc? s'écria le domino noir; vous nous quittez déjà, madame et vous?

« Et, à cette minute, les pointes en diamant de son diabolique regard me persécutèrent avec plus d'acuité que jamais.

« A ce moment, plusieurs messieurs en habit noir

firent irruption dans l'avant-scène. Je crus qu'ils se portaient contre moi... Serrant dans mes bras ma femme qui se débattait, je me mis à hurler :

« — Non, vous ne me prendrez pas vivant!

« Et je voulus enjamber le rebord de l'avant-scène, et piquer une tête dans l'abîme de la foule.

« Je fus heureusement retenu par un homme qui me ceintura à bras-le-corps, tandis que le domino noir s'emparait de ma femme et la faisait asseoir.

« Le domino noir arracha soudain son loup de velours, et j'eus la surprise de reconnaître Yolande Lamy que je n'avais pas revue depuis Vittel.

« — Hein? me cria-t-elle avec gaieté. Espèce de farceur, tu ne m'avais donc pas reconnue? Médecin de pacotille! Tu vois bien que je vis toujours, que je me porte admirablement, et que je n'ai jamais été poitrinaire, présomptueux imbécile!...

« — Yolande! bégayai-je.

« C'était bien ma petite Yolande de Vittel, qui venait de me mystifier en représailles de notre dernière soirée. Mais ce n'était plus la jeune fille faible et naïve en ses désordres que j'avais jadis connue, mais bien une femme rouée et énergique, et dans toute la plénitude puissante de sa beauté.

« Elle reprit dédaigneusement :

« — Est-ce que c'est ta femme, cette petite que tu voulais précipiter dans la salle?... Elle est bien mièvre, tu sais!...

« Je rougis de honte, et sentis tressaillir contre moi le bras de ma chère Huguette. Mais déjà l'un des compagnons de Yolande la faisait taire et me saluait discrètement :

« — Lacoste! m'exclamai-je.

« Décidément, c'était le soir aux rencontres! En effet, depuis mon mariage, je n'avais point revu mon ami, par une précaution jalouse. Dans ma cordialité d'homme ivre, je le présentai aussitôt à Huguette qui achevait de ne rien comprendre à mes façons insolites de cette soirée.

« Nous terminâmes de compagnie cette soirée à l'Opéra. Lacoste ne cessa de s'occuper aimablement d'Huguette. Il y prenait un plaisir évident... Quant à moi, je me pris à courtiser Yolande avec ferveur. J'étais

repris par la domination de son regard étrange, langoureusement hypnotique.

« A la suite de cette nuit d'ivresse et de débauches, je renouai des relations amoureuses avec Yolande Lamy, et mon ami Lacoste revint, comme par le passé, déjeuner tous les jours à ma table.

CHAPITRE IX

« Avant comme après mon mariage, je continuais à m'occuper d'occultisme, de spiritisme, de suggestion, de magie, bref de tous les phénomènes intellectuels que l'imagination humaine a conçus au-dessus des formes ordinaires de l'entendement. Et je fréquentais toutes sortes de cénacles où des apôtres des sciences occultes se réunissaient fréquemment. J'avais tenté d'y entraîner ma femme. Mais, après deux ou trois séances d'initiation, elle me confia que cela l'ennuyait et l'effrayait, et refusa désormais de m'accompagner. Elle préférait de beaucoup aller au Bois, au cinéma, courir les thés en vogue, et les magasins.

« J'avais revu Yolande Lamy depuis ma soirée d'ivresse à l'Opéra. Elle m'avait donné un coup de téléphone, et nous avions pris rendez-vous dans un thé. Je la trouvais véritablement fort belle, très désirable, et son regard impérieux me fascinait. Elle ne m'en voulait plus du tout de ma méchanceté de Vittel à son égard. Du reste, elle avait pris sa revanche à l'Opéra, et continuait à la prendre à chacune de nos rencontres, en raillant ma femme à laquelle elle ne trouvait aucune joliesse.

« — Elle n'a pas ton envergure, ricanait Yolande. On dirait que tu sors avec ta femme de chambre endimanchée!...

« Je rougissais de dépit, mais n'osais protester, ni me fâcher. Je désirais violemment Yolande à présent. Elle le savait. Elle s'ingéniait à exaspérer mes convoitises, et se refusait, à chacune de nos rencontres, sous n'importe quel prétexte.

« Il n'était pas question que je puisse la recevoir chez moi; et elle refusait de me recevoir chez elle, voire même de me donner son adresse, à cause d'un ami qui

l'entretenait largement et qui était, paraît-il, frénétiquement jaloux. Lorsqu'elle recevait des lettres, elle se les faisait adresser à une poste privée. C'était une consigne à laquelle je devais me soumettre comme toutes ses relations, sous peine de ne plus jamais la revoir.

« Quand, au bout de trois ou quatre mois d'agaceries, Yolande m'eut amené au point d'exaspération amoureuse qu'elle souhaitait, et qui faisait de moi un demi-dément, elle me dit un jour languissamment :

« — Tu devrais louer, dans un quartier retiré, une chambre meublée discrète où nous pourrions nous rencontrer de temps à autre.

« J'acquiesçai avec transport.

« Le soir même, je dévorais les annonces de publicité des chambres meublées. Je ne sais pourquoi une annonce ainsi rédigée s'imposa à moi :

« *A louer, chambre délicieusement meublée, entrée indépendante, escalier particulier, quartier du Champ de Mars, telle rue, tel numéro. S'adresser au Magasin d'Antiquités en bas.* »

« Le lendemain matin, je sortis de chez moi de fort bonne heure, et me rendis à destination de cette chambre, dont l'idée obsédante n'avait cessé de me hanter toute la nuit. J'arrivai ainsi au Champ de Mars, dans une rue nouvelle, assez large, dont un seul côté était entièrement terminé. Aucun vestige de trottoir n'existait encore de l'autre côté, où une seule maison toute neuve, mais ne comportant qu'un étage encore, s'élevait au milieu de terrains vagues.

« Le rez-de-chaussée de l'immeuble consistait en une boutique peinte en vert sombre, dont l'enseigne majuscule proclamait :

M. Fournier
Expert d'Art
Marchand d'antiquités

« J'entrai dans la boutique assez artistiquement agencée. Un individu obèse, chauve, imberbe, à la face écarlate et carrée, engoncée dans une encolure boursouflée et graisseuse, vint à ma rencontre.

« — Est-ce vous le propriétaire de la chambre à louer? demandai-je en le toisant.

« — Oui, monsieur, je suis M. Fournier...

« — Je voudrais la visiter.

« — C'est facile, monsieur. Suivez-moi...

« Après avoir été quérir une clef minuscule, une sorte de bijou par la dorure et la ciselure, il me précéda hors de la boutique. Dans le coin gauche de la façade de l'immeuble, une porte basse étroite, délicatement ouvragée, peinte en vert sombre, se décelait. Une artistique poignée de cuivre brillait au centre. M. Fournier releva le marteau luisant de la porte et, dans la petite enclume de cuivre incrustée, l'orifice presque imperceptible d'une serrure se présenta. La clôture évolua sur ses gonds, et je faillis pousser un cri de surprise et d'admiration. Du seuil d'un vestibule, un tapis moelleux et blanc comme une fourrure s'élevait dans la cage mignonne d'un escalier où pendait une veilleuse allumée ainsi que dans un sanctuaire.

« La pièce n'était point vaste, mais artistiquement agencée. Un grand divan d'acajou massif, sous un baldaquin à panaches, et une bibliothèque. Autour, une profusion de sièges bas, de guéridons et de consoles. Contre les murs tendus de soie mauve, des gravures galantes du dix-septième siècle, et les attributs en bois sculpté des arts aimables.

« Entre le courant de lumière mauve qui glissait par les fenêtres, dans le panneau, une vitrine, fermée au cadenas, supportait une quantité de merveilles sur ses trois tablettes : porcelaines de Saxe, de Chine, de Sèvres, de Limoges. Une splendeur!...

« J'éprouvais une émotion profonde dans cette retraite exquise, silencieuse, solitaire.

« — Combien louez-vous cette chambre? demandai-je.

« — Trois cents francs par semaine.

« — C'est cher!... Me feriez-vous une concession si je vous faisais un engagement de six mois?

« — Impossible! je ne loue jamais pour plus d'un mois à l'avance.

« — Tiens!... Pourquoi donc?

« — C'est comme ça!

« J'essayai de faire démordre M. Fournier de son système, ou d'en connaître tout au moins la raison. Peine perdue!... En désespoir de cause, je dus limiter ma location au délai d'un mois.

« Quand notre contrat fut signé et l'argent versé,

l'obèse et répugnant antiquaire me remit la jolie clef dorée.

« — Avec ça, insinua-t-il, vous êtes ici chez vous... Pas de concierges!... Et vous avez votre escalier particulier. Personne au monde ne peut voir ici ce que font ou ne font pas mes locataires. Vous appréciez la valeur, hein?...

« Je quittai l'étrange personnage pour revenir déjeuner avenue Montaigne, où ma femme m'attendait. J'étais enchanté de la location de cette chambre mauve aux subtils aromes. Pendant trois jours consécutifs, je me rendis tout seul, à des heures variées, au singulier pied-à-terre que j'avais pris. Chaque fois le loquet de la porte du magasin d'antiquités était retiré. L'énigmatique M. Fournier semblait absent. Le quatrième jour j'amenai discrètement Yolande dans la chambre mauve.

« Elle se déclara ravie du décor, du quartier isolé, de l'aménagement de la chambre. Pour me prouver sa satisfaction, elle fut une amoureuse incomparable. Nos transports se prolongèrent fort tard dans la soirée. Elle partit la première, en me donnant rendez-vous à notre nid d'amour, pour dans quatre jours au plus tard. Tandis qu'elle s'en allait très rapidement dans la rue, parmi la nuit tombée, il me sembla apercevoir M. Fournier la guetter sur le pas de la porte de son magasin. Illusion sans doute, car, lorsque je descendis moi-même cinq minutes plus tard dans la rue, la boutique d'antiquités était hermétiquement close. Je n'eus que le temps de me jeter dans un taxi qui passait à vide pour arriver chez moi dîner à près de vingt et une heures.

« J'étais rompu de fatigue, recru de plaisir. Mais je fus très empressé cependant auprès de ma femme qui, elle-même, était rentrée tard, et semblait d'excellente humeur.

« Ainsi, durant un mois, à la cadence de deux après-midis par semaine, nos rendez-vous d'amour continuèrent avec Yolande dans la jolie chambre mauve. Le mois suivant, lorsque je voulus renouveler ma location, une surprise m'attendit. M. Fournier s'y refusa, sans vouloir daigner me donner aucun motif de ce refus. En vain, essayai-je de parlementer.

« — Votre contrat expire aujourd'hui, répondit-il. Je vous ai prévenu que je ne louais jamais plus d'un mois. Rendez-moi ma clef.

« Je rendis l'objet à contre-cœur, en demandant :

« — Mais pourquoi, enfin?

« — Des clients comme vous ne m'intéressent pas, monsieur.

« Je dus me satisfaire de cette réponse ambiguë.

« ... Le lendemain, l'annonce de la « chambre délicieuse » réapparaissait dans le quotidien du soir. Et ainsi de suite, de quinzaine en quinzaine, tous les lundis.

« — Ah çà! pensai-je est-ce que ce Fournier aurait diminué maintenant sa location au laps d'une quinzaine?... Quelle est cette combinaison?... Que cache cette annonce?...

« Positivement, cette chambre mauve me hantait!... Et aussi le fait que l'annonce n'était jamais publiée deux fois de suite dans le journal!... Dès sa parution M. Fournier trouvait donc des amateurs!... Mais quel mobile le déterminait à remplacer constamment tous les quinze jours les uns par les autres?...

« ...Au bout de deux mois, après quatre annonces conformes, une espèce d'aimantation me ramena aux abords de la chambre mauve et du magasin d'anquités. J'épiai aux alentours. A diverses reprises, j'aperçus dans le magasin d'antiquités M. Fournier, en conversation très animée avec des hommes, et aussi des femmes... Les discussions entre ces divers personnages semblaient fort orageuses. Mais elles se terminaient toutes par la remise d'un certain nombre de billets de banque à l'énigmatique M. Fournier. Je ne pouvais tirer au clair le mystère de ces scènes répétées, dans l'impossibilité où j'étais de prolonger décemment ma station trop apparente en ces parages peu fréquentés. Et j'allais renoncer à savoir, lorsque j'eus l'idée de parler de cela à Yolande, lors d'un de nos rendez-vous amoureux, dans une autre chambre, bien moins séduisante, que j'avais bien été contraint de louer.

« Yolande regrettait, comme moi, la chambre mauve. En femme avertie, elle proclama :

« — Tout cela flaire le chantage... Et c'est bizarre que le M. Fournier n'ait pas tenté de nous faire chanter, toi et moi!... Il serait intéressant, quand même, de savoir le métier que fait cet individu... Or, j'ai une amie qui habite précisément l'entresol en face de la chambre mauve et du magasin d'antiquités. Je l'ai su par elle-même, qui m'a vu rentrer un jour dans la chambre. Le

monde et Paris sont petits!... Veux-tu que je demande à mon amie qu'elle te cède, pour un temps indéterminé, l'usage d'une de ses fenêtres, dans la pièce où ta présence encombrera le moins, pourvu qu'elle ait vue sur le magasin? Tu lui offriras un bijou en échange de ce petit service.

« J'acceptai d'enthousiasme la proposition de Yolande.

« Trois jours plus tard l'affaire était conclue avec son amie sur ces bases.

« Le quatrième jour, je prenais possession de mon observatoire dans la pièce que m'avait réservée l'amie de Yolande.

« De là j'ai tout deviné, tout vu, tout compris!...

« De là, j'ai sombré dans le pire des drames, et dans la folie!... »

CHAPITRE X

Gabriel-Robert interrompit sa lecture pour aller déjeuner.

Tandis que, dans la salle de l'hôtel de Roye, il expédiait rapidement son repas, il faisait le point de tout ce qu'il venait de parcourir dans les mémoires de M. Chenevières.

— A mon avis, conclut-il, et à moins que la fin du manuscrit ne sombre tout à fait dans le gâtisme, cet homme-là n'est pas fou, et ne l'a jamais été!... C'est un excentrique, un maniaque, un être hanté de l'observation scientifique, mais qui sait observer, pressentir et déduire. Outre cela, il sait écrire. Ses notes ne révèlent aucune incohérence. Non, non, cet homme-là n'est pas fou!... La belle Yolande a raison!... Et je dois le sauver!...

Ayant allumé un cigare, et fait monter des liqueurs dans sa chambre, le reporter reprit la lecture du manuscrit du malheureux interné, tout d'un trait, et jusqu'à la fin :

« J'avais des loisirs... Mes rendez-vous avec Yolande ne m'occupaient qu'un jour ou deux par semaine. Je sortais de moins en moins l'après-midi avec ma femme qui s'était prise d'enthousiasme pour de quotidiennes parties de bridge dans un club féminin de bridge. J'ai le jeu en horreur. Je laissais donc tous les après-midis ma femme cartonner autant qu'il lui plaisait et, durant

quatre mois, avec une patience de bénédictin, je me rendis après le déjeuner dans la pièce que l'amie de Yolande m'avait réservée comme observatoire. Pendant trois ou quatre heures de suite, chaque après-midi, mon regard immobile restait fiché entre les deux planchettes de fer d'une persienne fermée.

« Le premier jour où je pris possession de mon poste d'espionnage, il était quatorze heures. Le marchand d'antiquités circulait de long en large dans sa boutique déserte. Il regarda, à diverses reprises, sa montre rageusement. Il consulta un agenda qu'il tapota cordialement, comme si les annotations en avaient justifié son impatience... Un bon quart d'heure encore s'écoula. Puis un homme qui avait la tournure d'un avocat ou d'un magistrat, avec des favoris, et une serviette sous le bras, survint à grandes enjambées.

« M. Fournier effectua une pantomime sévère qui signifiait : « Enfin! Il était temps! » Je vis le nouveau venu, très poli, très digne, tirer de son portefeuille un billet de banque de cinq cents francs, et prendre rapidement congé, tandis que l'autre encaissait la somme et rayait une ligne de son agenda.

« Le lendemain, un jeune homme svelte, de tournure militaire dans son veston cintré, dépassa lentement le magasin d'antiquités, et, à l'aide d'une clef brillante qu'il avait sur lui, ouvrit rapidement la petite porte conduisant à la chambre mauve.

« Il y avait à peine pénétré que M. Fournier accourait sur le seuil de son magasin, inspectait la rue à gauche et à droite, n'y remarquait rien, et se retirait dans sa boutique.

« Trois quarts d'heure plus tard, au coin de la rue, un taxi s'arrêtait... Une dame petite, bien moulée, très brune, le visage voilé, arrivait devant la porte de la chambre mauve. Celle-ci s'ouvrit avant qu'elle y eût sonné. La petite dame, en toilette discrète, s'engouffra et laissa retomber la porte... Jusqu'à dix-huit heures, ce couple ne reparut pas... Dans son magasin, M. Fournier fumait et buvait sans trêve...

« A dix-huit heures, la petite dame à la toilette discrète s'échappa par un entre-bâillement de la porte mauve. Un peu plus tard, l'homme à allure militaire se présenta dehors à son tour, et battit en retraite... A sa suite, un gros ouvrier en blouse bleue sortit du maga-

sin d'antiquités et disparut dans la même direction... Longtemps après, ce même gros ouvrier était de retour. Il se mit en bras de chemise et adapta les volets sur le vitrage de la boutique de M. Fournier.

« Je tressaillis de joie!... Allons, mes pressentiments ne m'avaient pas trompé, et ma surveillance n'avait pas été inutile. L'ouvrier, c'était M. Fournier en personne, qui venait, à distance respectueuse, de reconduire l'amoureux à domicile... Au fait, quand on héberge les gens, on tient à connaître leur nom et leur adresse!... Mais moi, je commençais à comprendre le métier que faisait M. Fournier, et les raisons qui ne lui faisaient pas louer la chambre mauve plus de quinze jours au même client!...

« L'espèce d'officier refranchit encore quatre fois le seuil de la chambre mauve. La petite dame aussi; toujours en retard. Lors du deuxième rendez-vous, après la séparation au crépuscule, ce fut sur la piste de la petite dame que se lança M. Fournier, de nouveau déguisé en maçon. Au bout d'une semaine, ce fut un autre couple qui hanta la chambre mauve. Seulement, dans le cours de la semaine suivante, le jeune homme au visage martial réapparut, essoufflé.

« D'un pas désordonné, il se rua dans le magasin d'antiquités, gesticulant avec fureur, brandissant une canne, s'indignant. M. Fournier l'écoutait, très calme, ne lâchant que quelques syllabes. Cela suffit pour radoucir son adversaire qui finit par s'humilier dans une position suppliante. A partir de cette entrevue, il revint à dates régulières, le 15 et le 30 de chaque mois, et versa docilement à la caisse de M. Fournier une somme convenue dès lors...

« Et, durant des semaines, j'assistai de mon observatoire au défilé de tous ceux sur qui la discrétion et le silence de M. Fournier avaient des créances. Tous venaient, furtifs, soumis, et ils s'acquittaient hâtivement envers M. Fournier. Et, de quinzaine en quinzaine, attirés comme des alouettes au miroir par une annonce ingénieuse, et un décor de luxe, les couples clandestins se succédaient. Et le marchand d'antiquités, avec une ponctualité constante, partait à leurs trousses s'enquérir de leurs états civils près de concierges malfaisants ou bavards... Dorénavant, les êtres qui s'étaient pris au piège de la porte mauve devaient renoncer à la quié-

tude. Oh! quelle pitié s'emparait de moi, rien qu'a voir apparaître, au tournant de la rue, ces pitoyables victimes, tentant de faire bonne contenance, tandis que leur cœur, tout leur pauvre cœur de faible créature traquée, devait être rongé par toutes les affres de l'inquiétude. Dans ces femmes exploitées par le misérable Fournier, il y avait sans doute des mères de famille, des mamans aimées et respectées de leurs petits. Quelle pitié et quelle misère!

« Je parlai à Yolande du résultat de mes constantes observations. Tous deux, nous nous étonnâmes, sans comprendre que M. Fournier nous eût laissés en paix. Mais j'étais tellement indigné de cette scandaleuse exploitation des étreintes clandestines, que je résolus de mettre fin au trafic du maître chanteur, et de lui arracher ses proies, en le dénonçant à la police.

« J'allais le faire, et cesser ma faction de guetteur dans l'entresol de l'amie de Yolande, lorsqu'il y a trois mois, un lundi, selon la règle, la clef dorée et ciselée de la porte conduisant à la chambre mauve passa aux mains d'un couple adultère que je connaissais bien.

« L'homme n'était autre que mon très cher ami le Dr Lacoste, celui que j'avais sauvé de la mort, de la misère, que j'avais fait l'homme qu'il était.

« La femme n'était autre que ma propre femme, que j'avais épousée sans fortune, fille d'un père escroc et condamné; ma jolie, mon adorable, ma loyale Huguette.

« Dès que j'eus la révélation de mon malheur et de leur adultère, une rage folle me transporta. Je faillis aller sonner à la porte de la chambre mauve, derrière les rideaux tirés de laquelle je discernais des caresses et des frémissements. Je faillis me précipiter chez l'ignoble Fournier, et lui ordonner de laisser ma femme et mon ami en repos. Car je ne pouvais manquer de prévoir que bientôt l'abominable trafiquant d'honneurs entrerait en scène, et que si Lacoste et ma femme résistaient à son chantage, il pousserait peut-être ses menaces jusqu'au scandale.

« Je savais ma femme fière. Comment supporterait-elle la servitude des échéances de M. Fournier?... Grand Dieu! dans un moment d'égarement, elle prendrait peut-être la fuite?... Peut-être se tuerait-elle?... Pour Lacoste, je n'avais nul souci. Je le savais plat, vil et lâche. Il paierait. Mais ma femme, ma femme?...

« Un hasard me révélait son adultère, mais je me sentais, dans mon affection pour elle, le courage et le besoin de lui pardonner. Je n'étais pas sans reproches à son égard, l'ayant beaucoup délaissée depuis la scène ridicule de l'Opéra, et l'ayant trompée moi-même avec Yolande.

« Plusieurs jours je tergiversai sur ce que je devais faire et je demeurai incertain et tremblant.

« Mon âme errait parmi des hésitations tragiques; la quinzaine s'écoula. Mon ami Lacoste et Huguette épuisaient, dans la chambre mauve aux aromes subtils, le nombre réglementaire de leurs rencontres assidues.

« Lorsque j'eus vu Lacoste rendre la clef ciselée au maître chanteur Fournier, je compris que ses tourments et ceux de ma malheureuse Huguette allaient incessamment commencer. Alors, pour rendre inutiles les manœuvres du marchand d'antiquités, et aussi pour me venger de leur trahison, je résolus de les prévenir que je connaissais leur intrigue, et que j'avais, pour ainsi dire, assisté à leurs enlacements. Je ferais cela, en grand seigneur distant, indifférent, méprisant.

« La scène se passa, telle que je l'avais conçue, exactement deux jours avant que quatre individus que je voyais pour la première fois, quatre énergumènes, aient pénétré dans mon appartement de l'avenue Montaigne, et se soient jetés sur moi, me rouant de coups, dans ma propre chambre.

« Ils m'ont ligoté, entortillé dans mes vêtements, passé une camisole de force, m'ont mis un bâillon sur la bouche, m'ont jeté sur une civière recouverte d'un drap pour me rendre invisible à mes concierges, emballé au fond d'une sorte de voiture cellulaire, et déposé entre les murs de cette geôle de fous, qui est un antre infernal.

« Par qui et par quoi ces étranges énergumènes ont-ils été inspirés?... Qui m'a livré à leur merci?... Comment mes appels éperdus n'ont-ils fait surgir à mon secours personne de ma maison?... Comment, depuis deux mois, personne ne s'est soucié de mon sort, et n'est venu à mon aide?... Cela, je ne me charge pas de l'expliquer...

« Or, voici exactement la scène qui précéda de quarante-huit heures l'incarcération dans laquelle je continue à me débattre sans lui prévoir une seule issue.

« ...C'était un soir, après dîner, dans le petit salon de mon appartement. Le Dr Lacoste était là, bavardant, gai, sceptique, plein d'aises. Huguette, ayant renversé sa tête charmante contre le dossier d'un fauteuil, avait croisé ses genoux l'un sur l'autre, et dévoilait avec une complaisance libertine le galbe impeccable de ses jambes. Moi, je buvais pensivement, et à petites gorgées, mon troisième verre de kummel. Lacoste potinait, en agitant son monocle, et en gardant sa gravité malicieuse de joli médecin aimé des dames. C'étaient des anecdotes les plus vicieuses sur l'inconduite de personnes du meilleur monde. Ma femme riait, et protestait aussi :

« — Vous exagérez, Lacoste. Il y a tout de même des femmes honnêtes! Et puis, est-ce que les adultères ont jamais des témoins?... Pourriez-vous me citer un seul témoin d'une seule de ces intrigues? Mais non!...

« — Mais si, intervins-je. Je suis un de ces témoins que vous réclamez, chère amie.

« — Vous, Albert!... Comment est-ce possible?

« — Je vais vous conter l'histoire, ricanai-je, tandis que je m'accrochais à la tablette de la cheminée par l'angle de mes coudes.

« Et, posément, lentement, implacablement, je leur révélai comment j'avais été le témoin de leur adultère, comment je connaissais comme eux la chambre mauve, quel était le trafic de M. Fournier.

« Tout en me versant des rasades de kummel, j'observais fixement mon ami et ma femme. Tout d'abord, Lacoste avait continué à frotter son monocle, et Huguette avait bâillé à deux reprises.

« Mais, à mesure que mon récit se développait et se précisait, les deux complices s'agitaient, sursautaient, donnaient des marques d'une anxiété grandissante. Tous deux étaient très pâles, semblaient plongés dans une rêverie identique.

« — Vous m'écoutez, n'est-ce pas? criai-je rudement.

« Ils tressautèrent ensemble, et leurs protestations se confondirent.

« Je continuai à tout narrer d'un ton bas, farouche et caverneux.

« Le Dr Lacoste semblait inconscient, et ses doigts se crispaient autour des poches de son gilet. Quant à ma femme, plus maîtresse d'elle-même, elle contemplait obstinément la pointe de sa chaussure.

« Lorsque j'arrivai à la fin de mon récit et de mes révélations, Huguette, comme épuisée, semblait s'être assoupie. A son exemple, Lacoste affectait de fermer les yeux. Mais je pressentais qu'il me surveillait à travers ses cils. Et son rictus féroce commençait à pointer extérieurement.

« Lorsque j'eus terminé mon récit, je bus encore un verre de kummel, je passai la main sur mon front en sueur, et, regardant au dehors, je balbutiai :

« — Que la soirée est douce et belle!... Oh! la teinte de ce clair de lune doit être délicieuse à travers des rideaux mauves!...

« Lacoste était toujours immobile sur son siège, livide.

« — Ah çà! m'écriai-je subitement hors de moi, tu n'as donc pas compris, misérable! Qu'est-ce que tu fais encore ici?...

« Je me ruai sur lui. Il y eut une courte lutte. Lacoste chercha son salut dans la fuite, abandonnant dans une de mes mains son monocle que je lui avais arraché. Comme une bête lâche, il disparut précipitamment.

« Alors, dans l'ivresse d'un frénétique délire amoureux, je me précipitai sur mon intrépide femme, la meurtris de baisers et de coups.

« Deux jours plus tard, quatre énergumènes se sont emparés de moi, de la façon que j'ai déjà dite.

« Depuis, je suis prisonnier dans cette géhenne des Grands-Coins. Au secours!...

« A force de voir et d'entendre des fous, à force de triturer des pensées, à force de désespoir, j'ai peur de devenir fou moi-même...

« Au secours!... Au secours, par pitié!... »

.....

Ayant terminé la lecture de ce long récit, Gabriel-Robert, très ému, se sentait comme transporté dans un songe éveillé, où s'agitaient comme des ombres fantastiques tous les personnages de cette étrange histoire.

— Allons, s'écria-t-il, il faut absolument que je revoie ce malheureux Chenevières, et que je le tire de cet enfer!... Il n'est pas plus fou que moi!... Et Yolande avait raison! Menacés par lui, la femme et le médecin l'ont supprimé. C'est un peu fort, quand même, qu'avec un certificat médical, dûment en règle, établissant un état de folie, on puisse faire, sans délai, interner quel-

qu'un!... Pourvu que le louche M. Voisin ne m'ait pas vu lui parler, hier!... Et pourvu que je puisse le revoir, demain!... En tout cas, Boisselet, que je verrai demain à l'infirmerie, et auquel je confierai l'histoire, pourra certainement m'aider. Il doit déjà avoir des accointances dans la place, parmi les infirmiers et les surveillants. Maintenant, téléphonons au journal pour mettre au courant le rédacteur en chef du point où j'en suis, et savoir s'il y a du nouveau.

Lorsqu'il eut obtenu Paris et le bureau du rédacteur en chef, le grand reporter conversa longuement au bout du fil avec M. Parquet.

— Soyez prudent, Robert, conseilla son confrère. C'est une histoire étrange... Et j'ai l'impression que vous n'êtes pas encore au bout de vos peines. Evidemment, Boisselet peut vous être d'un très grand secours. Retéléphonez-moi demain soir, et dès que vous aurez du nouveau.

— Vous n'avez pas eu de nouvelles de Yolande Lamy?

— Aucune. Mais j'ai eu sur elle des renseignements de police. Elle est représentée comme une grande aventurière internationale, sans domicile fixe, à surveiller, et dangereuse.

CHAPITRE XI

Le lendemain, vers quatorze heures, Gabriel-Robert ressonnait à la grille de la « Maison des Grands-Coins » avec la vigueur enseignée. Comme l'avant-veille, il fut accueilli par le clapotement lugubre des grenouilles en déroute. Mais il remarqua que le jet d'eau était coupé. Et cette modification futile l'impressionna fâcheusement. Comme l'avant-veille, le même jardinier accourut, salua, ouvrit la grille, la referma sur le reporter et, par les allées ratissées, conduisit le journaliste jusqu'à la maison.

Mais, ce jour-là, Gabriel-Robert n'eut pas à languir avant son entrevue avec M. Voisin. Le jardinier l'introduisit, non plus dans le sombre petit salon d'attente, mais dans un cabinet de vastes dimensions, éclairé par deux fenêtres tendues de perse verte. L'ameublement sévère était en acajou.

M. Voisin était à son bureau. Il se leva quand on

annonça le journaliste, et parla plus doucereusement que jamais :

— Je vous attendais. Je vous attendais même hier, cher monsieur. Et j'avais prévenu de votre visite possible votre confrère, M. Boisselet. Il va tout à fait bien, maintenant. Son séjour ici va se terminer. Il sera heureux de vous voir à l'infirmerie, si vous avez toujours l'intention d'aller l'y voir.

— Mais bien entendu, répondit vivement Gabriel-Robert. Et vous, cher monsieur, votre santé, vos contusions?...

— Ce n'est plus qu'un mauvais souvenir. Mais je ne me risquerai plus désormais, en compagnie de visiteurs étrangers, dans les sections des fous dangereux, sans avoir, au préalable, alerté tous mes surveillants. A propos, cher monsieur, avez-vous l'intention encore aujourd'hui de visiter les deux sections qui vous restaient à voir, avant d'aller parler à M. Boisselet?

— Mais certainement, répondit Gabriel-Robert à tout hasard, et dans l'espoir d'entrevoir M. Chenevières.

Sans mot dire, le directeur des Grands-Coins saisit l'appareil téléphonique et téléphona au poste des surveillants de l'asile qu'on envoyât dans les troisième et quatrième divisions de fous six surveillants armés de gourdins, pour l'accompagner et le protéger, lui et un visiteur, contre toute attaque imprévue.

Et, comme l'avant-veille, la visite de l'établissement se fit parmi des cours et des préaux où déambulaient des déments. Il ne se produisit, au reste, ce jour-là, aucun incident. Mais le reporter eut beau chercher des yeux partout M. Chenevières et ses longues moustaches, il ne l'aperçut nulle part.

— Je reviendrai demain, dit-il au directeur, et je visiterai alors les fermes de votre intéressant établissement. Aujourd'hui, avant d'aller à l'infirmerie, je voudrais revoir encore les fous de la division où vous avez été assailli.

— Pour vous être agréable et ne rien vous refuser, cher monsieur. Avec nos solides gardes du corps, nous sommes tranquilles, aujourd'hui.

— Quelle est cette division?

— La première division.

Ils y furent. Mais Robert eut beau s'y attarder autant que possible, il n'entrevit par M. Chenevières. Pour-

tant, il y avait là le jeune homme obèse, et même le vieillard squelettique qui avait sauté sur le dos de M. Voisin. Mais Albert Chenevières était absent, invisible!... Une angoisse étreignit le journaliste. Il eut la tentation de demander où il était, où on le cachait. Mais il songea qu'il commettrait une imprudence qui pourrait être fatale à la réussite de ses projets. Et il ne posa aucune question.

Lorsque M. Voisin l'eut conduit à l'infirmerie, vaste salle nue et triste, où une dizaine de malades étaient en traitement, il le quitta auprès du lit dans la tiédeur des draps duquel René Boisselet prolongeait sa convalescence.

Le directeur s'excusa auprès de Robert.

— J'ai beaucoup à faire actuellement. Du travail en retard. Des rapports administratifs à envoyer. Excusez-moi, cher monsieur. Causez tout le temps que vous voudrez avec votre ami Boisselet qui est, maintenant, tout à fait solide. Je vous reverrai demain, sans doute?

— Certainement.

— Eh bien! donc, à demain. Excusez-moi. Votre entretien terminé avec M. Boisselet, un infirmier d'ici vous reconduira jusqu'à la grille.

Le directeur parti, Gabriel-Robert s'installa au chevet de Boisselet et, durant plus de deux heures, les deux hommes eurent ensemble une longue et confidentielle conversation.

— Vous pensez, mon cher Robert, dit le publiciste alité, que je ne recommencerai jamais plus mon geste stupide de vouloir me suicider pour une femme. J'ai trop souffert ici, moralement et physiquement. Et cette petite grue n'a même pas pris de mes nouvelles! Ça m'a fait grand plaisir de vous voir et de vous serrer les mains. Je vais faire, d'ici demain, tout ce que je pourrai pour votre protégé. Et je vais tâcher de savoir ce qu'il est devenu, et où on l'a caché à votre vue aujourd'hui... Ce ne sera pas aisé, du reste. Ici, tout le personnel est tout dévoué à M. Voisin, qui est une brute sournoise, mais qui doit savoir en lâcher à ses subordonnés!... Il n'y a que l'infirmier d'ici, Nénesse, un Périgot, qui ne puisse pas le sentir. Par lui, je vais tâcher de savoir où est M. Chenevières. Et je ferai en sorte que vous puissiez, sinon le voir demain, tout au moins

correspondre avec lui. Lorsque Nénesse vous reconduira à la grille, donnez-lui donc un bon pourboire...

C'est ce que fit aussitôt Gabriel-Robert en regagnant son cabriolet Peugeot qui l'emporta vers Roye.

Comme la veille, le journaliste téléphona à M. Parquet à son journal, et le mit au courant de ses démarches et tribulations.

— Oui, répondit le rédacteur en chef, on vous a vu lui parler, et on vous le cache. Plus le temps passe, plus votre réussite va devenir difficile.

— Pas de nouvelles de Yolande?

— Aucune.

...Contrairement à ses intentions, Robert ne put se rendre, le lendemain, à la maison des Grands-Coins. Il eut, dans la nuit, une très forte indisposition, causée sans doute par la chaleur et une mauvaise digestion, et il dut rester alité à son hôtel avec une forte fièvre.

Il fit téléphoner par son chauffeur au directeur des Grands-Coins pour l'excuser et remettre sa visite au lendemain. M. Voisin se contenta de répondre qu'il ne l'attendrait donc qu'un jour plus tard, et qu'il lui souhaitait guérison.

Vers le milieu de l'après-midi du lendemain, Gabriel-Robert, encore très fatigué, descendait de son cabriolet devant la grille des Grands-Coins. Il sonna comme à l'accoutumée. Le même jardinier parut; mais sa façon de dévisager l'arrivant sembla à celui-ci bizarre.

Le journaliste fut introduit immédiatement dans le cabinet directorial tendu de perse verte. M. Voisin se leva, comme de coutume, et les deux hommes se demandèrent mutuellement des nouvelles de leur santé.

Après quoi, le directeur interrogea le reporter sur ce qu'il désirait bien pouvoir voir encore aux Grands-Coins, étant donné qu'il avait tout vu.

Pris de court, Gabriel-Robert répondit qu'il était surtout venu pour bavarder avec son confrère Boisselet, et lui serrer la main.

— C'est fâcheux que votre indisposition ne vous ait pas permis de venir hier, dit tranquillement M. Voisin. Car M. Boisselet n'est plus ici.

— Hein? Comment?...

— Comme il était tout à fait guéri, il a quitté cette maison ce matin, en compagnie de l'infirmier qui le

soignait et qui doit le reconduire jusqu'à son domicile.

— L'infirmier parisien?

— Précisément. M. Boisselet m'a chargé de bien des choses pour vous. Il vous reverra à Paris.

— Il ne m'a pas laissé un mot?

— Non.

Gabriel-Robert comprit que le directeur, méfiant, avait expédié Boisselet à Paris, pour l'empêcher de le revoir et de se mêler, avec l'infirmier, à des choses qui ne le regardaient pas. L'aide qu'il avait espérée de son confrère sombrait subitement. Que pouvait-il faire?...

D'une voix papelarde, M. Voisin dit soudain :

— Le jour où nous étions à la première division ensemble, et lors de la bagarre des fous, n'auriez-vous pas, par hasard, perdu un crayon en or?

Il tira l'objet annoncé de son gousset et, goguenard, reprit :

— Le voici... Mais quelle figure vous me faites, cher monsieur?... Ne serait-ce pas à vous?... Si, n'est-ce pas?... Oh! je me suis douté tout de suite que cela vous appartenait!... Un joli crayon en or, ma foi!... Peut-être un fou vous l'aura-t-il arraché dans la bagarre?... Quoi qu'il en soit, ce petit bijou a été trouvé sur un de mes pensionnaires... Veuillez lui pardonner ce larcin; je vous certifie son absolue inconscience... Oui, *je vous la certifie!*

Au ton intentionnel qu'il eut pour répéter cette affirmation, Gabriel-Robert comprit que le directeur était instruit de son colloque avec Albert Chenevières, et que la lettre de Yolande Lamy avait dû être saisie comme le crayon. Il se taisait, pensif, désemparé. M. Voisin se taisait aussi. Les deux hommes étaient sur la défensive. A la fin, le directeur déclara :

— Le pensionnaire qui vous avait dérobé votre crayon est un fou incurable. Je vous le certifie encore. Il a la manie d'écrire... Depuis qu'il est ici, il a bien composé deux volumes. On confisque ses productions, sans arriver à le décourager d'un labeur qui l'épuise... Il est comme ça! Autant de fous, autant de formes de folie!

Le reporter comprit qu'il avait perdu la partie et que, maintenant, il ne pourrait jamais revoir le malheureux Albert Chenevières. Il prit rapidement congé, en précisant qu'il reviendrait peut-être encore le lendemain pour visiter les fermes et installations agricoles.

De retour à Roye, il téléphona à son journal et mit M. Parquet au courant de tout.

— Rien à faire, dit le rédacteur en chef. Au reste, Boisselet, qui est bien de retour à Paris, m'a téléphoné qu'on l'avait expédié prématurément à Paris, avec son infirmier, par crainte de sa complicité avec vous. Boisselet a ajouté que ni lui, ni son infirmier Nénesse, n'avaient rien pu savoir quant au sort de M. Chenevières, qu'on cache, évidemment, et soigneusement, aux regards de tous.

— Et Yolande Lamy?

— Toujours aucune nouvelle. Renoncez à cette affaire, Robert. Croyez-moi, vous avez perdu!...

— Je tenterai encore ma chance demain. Après, je reviens à Paris.

...Mais, le lendemain, lorsque le reporter se présenta aux Grands-Coins, ce ne fut pas le jardinier habituel qui répondit à son coup de sonnette, mais un surveillant, très galonné, de l'établissement. Sans ouvrir la grille d'entrée, il déclara rudement que M. Voisin avait dû partir le matin pour Paris, pour une affaire administrative urgente, et qu'en son absence nul ne pouvait pénétrer aux Grands-Coins.

— Même pas moi, avec ce permis de visiter? insista Gabriel-Robert.

— Même pas vous, monsieur. Ma consigne est formelle. Revenez demain. Peut-être M. le directeur sera-t-il de retour de Paris? Quoique ce ne soit pas sûr. Il peut y prolonger son séjour.

Et Gabriel-Robert dut repartir pour Roye, désolé, la pensée toute bouillonnante. Il avait voué à M. Chenevières, à peine entrevu, si franc dans ses confidences écrites, une sympathie profonde. Il sentait intimement que le malheureux était une victime, et qu'il avait droit à reprendre sa place parmi les vivants.

Mais que faire? Que tenter encore?...

Le soir même, Gabriel-Robert quittait Roye et roulait à quatre-vingts à l'heure en direction de Paris. Il méditait des démarches officielles au ministère de l'Intérieur, l'ouverture d'une enquête très sérieuse sur l'internement de M. Chenevières, et les agissements de M. Voisin.

Certes, ce serait difficile à obtenir, étant donné les protections de M. Voisin. Mais la menace d'une campagne de presse triompherait de toutes les résistances.

En tout cas, c'était le seul moyen efficace qui restait au journaliste pour sauver M. Chenevières; et il avait hâte de revoir Yolande Lamy et de se concerter avec elle.

Mais ce fut en vain que, huit jours durant, le reporter attendit la visite promise de la jeune femme au journal. Non seulement elle ne parut pas, mais elle ne donna pas le moindre signe de vie.

« Bizarre! » pensèrent M. Parquet et Robert.

Le surlendemain de son retour à Paris, le journaliste alla voir son ami, le fonctionnaire influent du ministère de l'Intérieur, et lui narra tout. Chaleureusement, il sollicita de lui une enquête du ministre.

Son ami, qui l'avait laissé parler et l'avait écouté en silence, l'interrompit alors :

— Enquête bien inutile, maintenant, mon cher ami!

— Et pourquoi donc?

— Parce que M. Chenevières est mort trois jours après votre entrevue avec lui aux Grands-Coins. Mais oui, mort, et enterré!... C'est pour ce décès que M. Voisin est venu à Paris précipitamment, a apporté le certificat médical qui conclut à une hémorragie cérébrale, à la suite d'une crise de *delirium tremens*, et fourni un rapport circonstancié sur le décès.

— Il l'a assassiné, cria Robert. Le malheureux, ce qu'il a dû endurer!... Il faudrait procéder à une autopsie!...

— Crois-moi, mon vieux Robert, reprit le haut fonctionnaire, renonce à tirer au clair cette affaire. L'Administration n'aime pas les histoires. Ton protégé est mort... Laisse-le reposer en paix... On n'ouvrira pas une enquête à cet égard. Et que révélerait une autopsie?... Les médecins ne connaissent-ils point des poisons qui tuent sans laisser de traces?... Tu n'as que des présomptions. Aucune preuve... Et, pour toutes armes, un cahier de notes quelque peu extravagantes, et le témoignage d'une femme quelque peu équivoque, et qui ne revient plus te voir!... Laisse tomber tout cela, crois-moi.

Le journaliste comprit nettement que son ami avait raison, et quitta le ministère de l'Intérieur, désolé, révolté, mais résigné.

Au journal, M. Parquet fut exactement du même avis. En aucun cas, maintenant, il n'insérerait un reportage de Robert sur cette bizarre et lamentable affaire.

— Vous en ferez un autre, dit-il. Maintenant, ne pensez plus à la *Maison des fous*.

Pourtant, Gabriel-Robert y pensait sans cesse, et pensait surtout à Yolande.

N'y tenant plus, ne sachant où la trouver, il lui écrivit une lettre assez raide, l'invitant à venir le voir d'urgence au journal. Il adressa sa lettre à l'agence privée, à l'adresse donnée par la jeune femme.

Son moyen réussit à souhait. Yolande Lamy accourut à son bureau dès le lendemain. Lorsqu'il l'eut fait asseoir, il lui reprocha de n'être pas venue et de n'avoir pas téléphoné.

— Je n'ai pas pu. J'étais absente de Paris, répondit-elle laconiquement.

— Vous savez que je l'ai vu, que j'ai pu lui parler, que j'ai appris beaucoup de choses!... Tout s'est bien passé comme vous l'aviez deviné!...

Mais Yolande Lamy l'interrompit brusquement :

— Je suis très fâchée, dit-elle, du dérangement que je vous ai occasionné, ainsi qu'à M. Parquet. Je suis venue parce que j'ai eu peur que vous fassiez une campagne de presse. Et c'est bien inutile maintenant, puisque mon malheureux ami est mort!...

— Ah!... Vous savez?... Comment savez-vous?...

— Par sa femme que j'ai vue à Alexandrie, tandis que vous étiez aux Grands-Coins. Sur une communication téléphonique avec elle, je suis partie pour Alexandrie en avion. J'en suis revenue avant-hier. C'est à Alexandrie que j'ai appris la mort de M. Chenevières. Que faire, maintenant?... On se laisse emporter par un mouvement de colère... Mme Chenevières a été charmante pour moi... J'apprécie mieux les choses... Et le Dr Lacoste est bien en Amérique, et pas du tout à Alexandrie... Vraiment, m'excuserez-vous de la peine que je vous ai donnée?...

Avec une parfaite aisance, et comme s'il se fût agi d'une chose toute simple, la jeune femme se levait pour prendre congé.

— Allons, cria Gabriel-Robert avec indignation, au lieu de continuer votre duplicité, avouez donc que vous ne vous êtes servie du journal et de moi-même que pour faire acheter votre silence et votre complicité par Mme Chenevières. D'où votre départ pour Alexandrie!...

Ah! vous êtes une aventurière de grande classe!... Et vous m'avez joué, en sus, la comédie de l'amour!...

Yolande Lamy eut une moue, pivota sur ses talons et ricana :

— Croyez tout ce que vous voudrez!... Cela m'est parfaitement égal... En tout cas, cher monsieur, vous n'êtes guère galant!...

— Trêve de raillerie entre nous, cria encore Gabriel-Robert en se plaçant devant la porte du bureau pour empêcher de sortir la jeune femme. Vous ne partirez pas d'ici sans m'avoir avoué pourquoi vous vous êtes servie du journal et de moi-même, et ce que vous a rapporté la mort de votre amant.

Yolande Lamy eut un recul, rougit et murmura :

— Eh! n'avez-vous donc pas deviné que j'avais un pressant besoin d'argent?... Je suis joueuse. J'avais perdu très cher au jeu tous ces temps derniers. M. Chenevières n'était plus là pour me venir en aide. Et, sans provoquer sa mort, ni la vouloir, je sentais bien qu'il serait extrêmement long et difficile de le libérer de sa prison de fous... Restait sa femme! Elle a parfaitement compris, et est venue à mon aide.

— Pour combien?

— Deux millions. Ça vaut la peine de faire un voyage en avion jusqu'à Alexandrie, n'est-ce pas?... Et comment, d'autre part, un homme de votre intelligence n'a-t-il pas compris que, depuis que ce vieux maniaque de Chenevières avait tenté de me faire croire que j'étais poitrinaire, je le haïssais férocement? Et maintenant que vous savez tout, bonsoir!...

Yolande Lamy ouvrit la porte et s'éclipsa précipitamment, non sans jeter au journaliste un regard haineux et cruel. C'était d'un tel regard vindicatif que cette aventurière avait dû fixer l'infortuné M. Chenevières, lors de la tragique soirée du bal des Petits-Lits Blancs.

Pour paraître samedi prochain :

Le secret de l'aquarium

Roman policier inédit

par JEAN VOUSSAC

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 26-7-37

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc..

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ.. **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.35 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursi

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)